40

(67)

A. Doucher-Deslandes
vendomois

Louis Marot





Ou ce qu'il y à de plus beau dans ce Royaume, est descrit et dessigné au Naturel par le Sr. Daulier Deslandes, Vandomois.

A.P.

LES BEAUTEZ DE LA PERSE,

OU

LA DESCRIPTION DE CE qu'il y a de plus curieux dans ce Royaume, enrichie de la Carte du Païs, & de pluſieurs Eſtampes deſſignées ſur les lieux.

Par le Sieur A. D. D. V.

Avec une Relation de quelques avantures maritimes de L. M. P. R. D. G. D. F.



A PARIS,
Chez GERVAIS CLOUZIER, au Palais, ſur les degrez en montant pour aller à la Sainte Chapelle, à l'Enſeigne du Voyageur.

M. DC. LXXIII.
Avec Privilege du Roy.



AUX

HONNESTES GENS.

VOUS ne doutez pas, MESSIEURS, que je n'eusse peu trouver quelque Personne de qualité à qui dedier ces curiositez, & qui par complaisance m'auroit presté son nom pour servir de sauvegarde à mon Ouvrage. Mais vous sçavez aussi qu'outre la peine que j'aurois euë à dresser un compliment & composer un Panegyrique, ce qui n'est ny agreable, ny facile, je courois risque de faire un mauvais présent; car on ne sçait que trop, combien les De-

dicaces de livres deviennent de jour en jour importunes & incommodes, & c'est ce qui m'y a fait entierement renoncer. Neantmoins, puisque ce n'est pas la coustume de publier un Ouvrage sans estre asseuré de quelque protection, vous me permettrez, s'il vous plaist, MESSIEURS, de mettre celuy-cy sous la vostre, n'estant pas possible d'en trouver une plus illustre, plus asseurée & plus facile à obtenir.

Il y a six ans que je differe à vous le presenter, malgré la tentation ordinaire, qui porte les Voyageurs à faire sçavoir qu'ils ont veu le monde, & qui m'oblige enfin à present, à vous donner la peine de lire icy à vostre aise, ce que je ne puis plus raconter de bouche qu'avec quelque chagrin.

Mais avant que passer outre, ne vous allez pas imaginer que les beautez de la Perse que je vous veux

descrire, soient les plus belles choses du monde; je ne vous les donne pas pour telles, mais seulement pour ce que j'y ay remarqué de plus curieux en l'année mil six cens soixante-quatre, que j'y passay avec Monsieur Tavernier, cet illustre Voyageur, dont la conversation m'a beaucoup aydé à m'instruire, & à remarquer les choses qui pourront vous agréer plutost à cause qu'elles sont fort éloignées & peu connuës, que pour en valoir bien la peine.

Les desseins que j'en avois faits ayant esté trouvez curieux par plusieurs de vous autres Messieurs, & assez justes par Monsieur Tavernier, qui par la longue pratique qu'il a du Pays, en peut bien juger; Ie les ay fait graver par une main qui ne vous fera pas trouver le present indigne de vous. Ils ne representent pas mal les choses, pour estre faites à la veuë

ſeulement, & vous les devez eſtimer d'autant plus que ce ſont les premiers que je ſçache, que l'on vous ait donnez.

Pour mieux conduire mon Lecteur dans ce voyage, j'y ay adjoûté une Carte, ou plûtoſt un Itineraire, qui marquera les lieux aſſez paſſablement dans leur ſcituation, ſur tout, ce qui eſt de la Natolie & de la Perſe; ce ſeroit témerité de la guarantir parfaite, apres que tant d'habiles gens n'en ont encor peu venir à bout.

Le diſcours que j'ay fait, vous expliquera autant qu'il m'a eſté poſſible, ce que les Eſtampes vous repreſentent; & comme j'ay affaire à d'honneſtes gens, j'ay creu qu'ils pardonneroient un ſtyle aßez libre & point limé, à un Voyageur, qui ne pretend pas recommencer ici de nouvelles fatigues, & qui retourneroit plutoſt aux

Indes que de s'engager à faire un discours poly.

Si je ne rapporte que ce que les Voyageurs precedens vous ont dit, cette conformité servira à establir mieux la verité de nos Relations ; & si vous y trouvez quelque chose de contraire, je vous asseureray pourtant que tout m'a paru ainsi, & vous en croirez apres ce qu'il vous plaira, à moins que vous ne vouliez vous éclaircir vous mesmes sur les lieux. Vous pourriez néantmoins, pour vostre satisfaction & la mienne, prendre toutes ces contrarietez de voyages, comme des desseins d'une mesme chose, qui ne se ressemblent pas, pour estre faits de differentes veuës, & par ce moyen vous vous satisferez vous mesmes, sur ce que chacun de nous écrit les mots étrangers à sa mode, & juge des mœurs des Peuples fort differemment, selon le ra-

port que toutes ces choses ont à sa langue, & à son humeur particulière.

Ie traite ces Beautez un peu en racourcy, afin que si elles ne vous plaisent pas, vous en soyez moins ennuyez; outre que je l'ay fait encor pour cette raison, que n'ayant voulu dire que ce que j'ay veu ou apris par moy mesme dans ce voyage, je ne pouvois pas grossir ma Relation sans me hazarder à me rendre garand de beaucoup de choses qu'il faut employer pour grossir un un livre: & enfin je n'ay proprement fait ce discours que pour l'explication des Estampes; à laquelle il paroist assez suffisant.

Ie vous aurois bien donné le journal entier du voyage, mais j'ay eu peur qu'il ne fust aussi ennuyeux à lire qu'il m'a esté à le faire, & vous n'auriez pas eu grande satisfaction de sçavoir ma route da Paris à Lyon, de là

à

à Marseille, puis mon passage sur une barque à Ligourne, où je pris l'occasion du Convoy d'Hollande, pour aller à Smirne, mais nous y pouvons à present passer tout d'un coup sans cela en depit des Corsaires. Nous verrons une des plus fameuses villes du Levant pour son Port qui est si frequenté. Tous les Francs ou Europeans y sont en grande liberté pour la Religion & pour le Commerce, & occupent avec quelques Grecs toute la ruë qui est au long de la mer. Là s'assemble une Troupe de Marchands pour composer ce que l'on nomme Caravannes qui vont en Perse. Ils prennent des chevaux pour leurs montures, & des chameaux pour porter leurs marchandises, puis se mettent en chemin au travers de la Natolie, campans chaque jour au milieu des champs, sous des tentes comme une Armée.

Ce Pays qui a esté autrefois si beau pour ses grandes & magnifiques villes, n'est plus presques qu'un desert. On void en passant le lieu où estoit Sardes, où il y a un méchant village du mesme nom, & quelques restes d'un chasteau & d'une Eglise. Vous passez le Pactole, à qui les Grecs ont fait rouler du sable d'or, & tant donné de loüanges, qu'il ne meritoit pas ; car il ne vaut pas la riviere des Gobelins. On voit ensuitte Allachars, grande villasse à la Turque, que l'on croit avoir esté Philadelphie. Vous trouvez apres Aphium-Karassar, ville fort considerable, qui tire son nom sans doute de la quantité d'Opium qui s'y cueille, & que l'on nomme Aphium dans le Pays. Ie n'ay peu sçavoir son ancien nom, les Turcs ayans tout corrompu. Vous venez enfin à Tocat, grande ville, qui n'en cede gueres à Lyon, & presque

aussi marchande. Elle est bien à dix bonnes journées de Smirne. La Caravanne s'y repose quelques jours, & prend des rafraichissements, sur tout de bon vin, puis traverse un pays fort montueux, qui faisoit partie de la Capadoce & de l'Armenie. Apres on vient à Arzerom, éloignée de la Mer noire d'environ quatre journées. Comme elle est frontiere de Turquie, il y a une Doüane fort rude. A dix journées de là, vous trouvez Erivan, petite ville frontiere de Perse, où les Turcs & les Persans se sont autre fois furieusement battus. Il y a beaucoup d'Armeniens habituez, aussi est-ce leur pays naturel. En allant à Tauris, qui est à dix journées de là, vous passez proche d'un petit canton où il y a huit ou dix Villages d'Armeniens, qui depuis quatre cens ans ont toûjours esté soumis, pour la Religion, au Saint Siege Apostolique.

Ils ont leur Lithurgie en Latin & en Armenien litteral, & sont gouvernez pour le spirituel par des Religieux de Saint Dominique, qui sont de leur Nation, dont quelques uns de temps en temps viennent à Rome se faire instruire. Mais insensiblement nous voila en Perse, & nous pouvons commencer.



Carte du Voyage Du S. Daulier Deslandes en Perse 1661
Mer ou noire Pont Euxin
Palus Meotides
Mer Caspie
Tartarie
Volga fl.
Alle magne
Hongrie
Viene
Bude
Belgrade
Danube fl.
La France
Lion
Marseille
Venise
Golphe de Venise
Dalmatie
Raguze
Genes
ligourne
Ita Rome lie
Naples
Corse I.
Sardaigne I.
Sicille I.
Messine
Malte I.
Grece
Archipel
Moree
Cerigo I.
Candie I.
Rode I.
Cypre I.
Constantinople
Andrinople
Scudari
Bourse
Smirne
Ephese
Trabozan ol. Trebizonde
Natolie
Aphium Karassar
Tocat
Erzeron
Armenie
Gurgie
Teflis
Derbent
Schamakie
Schirvan
Media
Tauris ol. Ecbatana
M. ararat
Diarbeker
Orpha ol. Edesse
Assyria
Courdistan ol. Susiana
Mesopotamie
Alexandrete
Alep
Sourie
Damas
Bagdat
Lieu de Lanciene Babylone
Eufrate fl.
Gourna
Balsorat
Ghilan
Mazandran
Sultanie
Casbin
Saua
Kom
Hamodan
Hispahan
Hirakana Parthi
PERSE
Mesched
Korasan ol. Bactri
Candahar
Sablustan
yusbeg
Samar Kand
Sogdiana
Pays des Anciens Massagetes
Confins du G Mogol
Persis
Tchelminar ol. Persepolis
Schiras
Fars
Kerman
Laar
Gomron ou Bender Abassy
Sigestan ol. Drayæ
Golphe Persique
ormus
Bahrain I.
Mer des Indes
Mascati
Yaman ou Arabie Hureuse
Arabie Deserte
Medine
Lameque
Suaquen
Mer Rouge
Suez
Le Caire
Alexandrie
Egypte
nil fl.
Partie D'Ethiopie
Jerusalem Terre Sainte
Mer Mediterranee
Tunis
Tripoli
Partie D'Affrique
Tropique du Cancer
A.P.R.



LES BEAUTEZ DE LA PERSE,

AVEC LA DESCRIPTION de ce qu'il y a de plus curieux.



A Perſe eſt à preſent un des grands Empires de l'Aſie & du monde, car outre la Province qui s'appelloit autrefois de ce nom qu'on a changé en celuy de Fars,

dont la Capitale eſtoit cette fameuſe Perſepolis : Elle contient l'ancienne Parthe, nommée à preſent l'Erak, le Servan qui eſtoit la Medie, la Georgie, une partie d'Armenie, le Gheylan, & Maſandran où eſtoit l'Hircanie, le Koraſan ou la Bactriane, le Kerman ou Carmanie, le Kuſiſtan qui eſt la Suſianne des Anciens, & quelques autres Païs. Toutes ces Provinces qui ont eſté pour la pluſpart des Royaumes, ſont venuës ſous la domination d'un ſeul, & compoſent ce que nous appellons à preſent la Perſe.

Son étenduë eſt de prés de ſix cens lieuës en longueur, depuis environ le quatre-vingtiéme degré de longitude en tirant de l'Occident à l'Orient, & en largeur juſtement du Nord au Sud, elle contient quelques quatre cens lieuës entre les quarante-deux & vingt-ſept degrez & demy de latitude. Elle touche à l'Occident les terres du Grand Seigneur & l'Arabie : au Midy le Golfe Perſique, à l'Orient l'Empire du Mogol & le Païs des Uſbeqs, au Nord la mer Caſpie.

La temperature du Païs eſt differente ſelon les lieux. Ce qui eſt en deça d'Hiſpahan reſſemble aſſez à noſtre Europe, & marque les meſmes Saiſons; mais ce qui eſt vers le Midy ne conoît point d'Hyver, ſur tout par de là Schyras, où les chaleurs ſont continuelles & exceſſives. L'air y eſt bon & ſec, ſi ce n'eſt dans la Province de Gheylan, où la Mer Caſpie voiſine, & le grand nombre de Rivieres, cauſent de frequentes & facheuſes maladies aux Marchands qui ſont obligez d'y aller pour le Negoce de la Soye qui s'y recueille.

Les Coſtes du Golfe Perſique ſont extremément chaudes, & ſur tout le Bander, où les Etrangers n'oſent demeurer depuis le quinziéme May juſques en Septembre. Le reſte du Païs, au moins celuy que nos Voyageurs conoiſſent, eſt fort ſain, & l'on n'y reſſent point ces incommoditez qui nous ſont cauſées par l'humidité.

La Perſe eſt coupée en pluſieurs endroits par les branches du Mont-Taurus,

mais elle a auſſi de tres-grandes Plaines, dont il y en a beaucoup de ſalées, ce qui fait que les eauës ont preſque par tout un petit gouſt de ſel, qui va meſme dans l'excés vers les Provinces Meridionales, où on eſt obligé d'avoir recours aux Ciſ-ſternes, qui y ſont en grande quantité, & bien baſties.

Vers la mer Caſpie, il y a grand nombre de Rivieres, mais peu ailleurs, encore ont-elles fort peu de cours, parce que le Païs eſtant ſec de ſoy-meſme, & manquant de pluye la pluſpart de l'année, ils ſont obligez pour la culture de leurs terres, de tirer pluſieurs canaux qu'ils conduiſent fort induſtrieuſement & fort loin.

Le Païs n'eſt pas bien peuplé, ny par conſequent bien cultivé que proche des Villes, ou Villages, à la reſerve des Provinces voiſines de la Mer Caſpie, il y a peu de bois; ce qui les contraint de ſe ſervir d'herbes ſeiches pour faire du feu, & à la campagne de faire ſecher au Soleil une mixtion de fientes d'animaux &

de terre pétrie, dont ils se servent comme de tourbes.

Les fruits de la Perse sont le bled, l'orge, le ris, autant qu'il en faut pour le Païs; les grenades, les melons, & le raisin qui est excellent, & se conserve toute l'année. Vers le Golfe Persique il y a des oranges & citrons, & d'excellentes dattes. Les abricots, les cerises & les pesches y sont en quantité, & nous avons veu que les Anciens nous en faisoient acroire pour ces dernieres qui y sont meilleures que dans ce Païs icy; mais aussi les pommes ny les poires n'y vallent pas grande chose.

Il y a grand nombre de chevaux en Perse, qui sont tres-beaux & de bon service; on ne les chastre point. On se sert de chameaux, de mulets, & d'asnes pour les voitures; & on n'y trouve point ny charettes, ny carosses. Ils ont pourtant quelques petits chariots à quatre rouës, traisnez par des bœufs qui sont fort petits, avec une grosse bosse sur les épaules, & s'en servent pour la voiture d'un

Village à l'autre. Je n'y ay pas veu d'animaux extraordinaires qui ſoient du Païs, ſi ce n'eſt des Onces, & des Gazelles qui ſont tous deux fort viſtes, l'Once l'eſtant pourtant davantage, puiſqu'elle attrape la Gazelle à la chaſſe.

Les Perſes ſont bien-faits, un peu baſanez, adroits à cheval & à tirer de l'Arc, habiles dans les Manufactures de Soye, de Cotton & de Tapis, d'humeur aſſez ſemblables aux Italiens. Les honeſtes gens s'adonnent à la Poëſie, & ſont curieux des Sciences, ſur tout de la Philoſophie & des Mathematiques, pour leſquelles ils ont beaucoup de Colleges : Les Femmes ſont fort belles, mais tres-reſſerées, & quand elles ſortent pour aller au bain, elles ſont voilées d'un linceul blanc qui les couvre depuis la teſte juſques aux pieds.

L'habillement de l'un & l'autre ſexe eſt fort galand, d'étoffes tres-belles, tres-fines & bien bigarées : Elles ſont ou de cotton fort fin, ou de ſoye ſimple, ou meſlée avec l'or & l'argent, & tres-bien

Habillementz Des Perses

A.P.



travaillées. Les Hommes portent des juſtaucorps de drap qui vient d'Europe, qui ſont fourez de Martes pour les plus riches, ou de peaux de Mouton de leur Païs, qui ſont gris, fort friſez & fort fins. Leurs Turbans ſont bien plus gros que ceux des Turcs, & tout bigarez; ils ſe ſervent encore d'un bonnet de peau de mouton, dont la laine eſt comme des cheveux annelez, & noire, la doubleure eſt de peau d'agneau gris, frizotée & tres-fine, & cette coifeure paroiſt fort agreable : tout leur linge eſt de coton, ou de ſoye & bigaré.

Les Femmes ſe chargent le plus qu'elles peuvent de pierreries : Elles portent un petit anneau à une des narines, & ſe noirciſſent le tour des yeux : Elles ont des calçons fort riches qui leur deſcendent juſques à la cheville du pied, & qui depuis le genoüil ſont ornez de broderie fort riche, tournée en forme d'une viſſe; les figures que l'on donne icy repreſenteront aſſez bien ce qui eſt des habits des hommes & des Femmes.

La Religion du Païs eſt Mahometane de la Secte d'Aly, & par conſequent Heretique au regard des Turcs, qui ſuivent celle d'Oſman, & pour cela haïſſent fort les Perſes.

La Langue du Pays eſt particuliere; mais à la Cour on ne ſe ſert preſque que de la Turque, & meſme tous les honneſtes gens dans le Royaume la ſçavent.

La Juſtice y eſt courte, rigoureuſe, & pour tous, ſoit Chreſtiens, ſoit Mahometans, au moins pendant que le dernier Schah-Abas vivoit: La ſeureté des chemins y eſt merveilleuſe pour les Voyageurs, dans les grandes routes, par le ſoin que les Prevoſts qu'ils nomment Rahtards, ſont obligez d'y apporter.

La monoye eſt d'argent ou de cuivre, car ils n'en battent point d'or. Il y en a d'argent de quatre ſortes: Le Penſchäy, de la valeur de vingt-deux ſols ſix deniers: l'Abaſſy, de dix-huit ſols: le Mahmoudy, de neuf ſols: & le Schäy, de quatre ſols ſix deniers. Celle de cuivre eſt le Kaſbeghi, qui vaut preſque deux liards: & le

demy

demy Kaſbeghi. Toute cette Monnoye marquée de caracteres Perſiens. Le nombre de cinquante Abaſſys s'appelle Toman.

La Monnoye d'argent eſt au titre des Piaſtres Sevillanes, que l'on porte en ce Pays là, auſſi bien que les Ducats d'or: mais on s'en ſert plûtoſt comme d'une marchandiſe, que d'une Monnoye, car on les tranſporte pour la pluſpart aux Indes.

Tout ſe vend au poids dans ce Pays, les petites choſes à la dragmē, & les grandes au batman, ou à ſes parties: il y en a deux principaux, celuy de Roy de douze livres, & celuy de Tauris de ſix livres, qui a cours dans la pluſpart du Royaume.

Les Charges du Pays ny les honneurs n'y ſont point hereditaires, mais le Royaume l'eſt, & le Prince qui le gouverne eſt ſi abſolu que tous ſes Sujets, grands & autres, rampent devant luy, & le tiennent pour un Dieu.

Apres cette deſcription generale, voyons maintenant les curioſitez particu-

lieres des lieux qui ont esté les plus visitez jusques à present.

La premiere & la plus considerable ville qu'on rencontre en allant de Smyrne ou de Constantinople, c'est Tauris, ou Tebris selon la prononciation Turque; on croit que c'est l'ancienne Ecbatane, capitale de l'Empire des Medes. Elle est au Nord de la Perse, à dix journées de la mer Caspie. La ville est grande, mais pleine de ruïnes de ses plus anciens bastimens, sur tout des Mosquées, dont il y en avoit trois ou quatre d'une prodigieuse grandeur; tout ce desordre a esté causé par les guerres avec le Turc. Depuis quelques années, on la rétablit bien, & particulierement les Bazards, qui sont des ruës voûtées de brique, tres-bien basties, & en grand nombre: les Marchands y ont leurs boutiques.

Comme Tauris est l'abord des Marchands de la Turquie, de Moscovie, & des Indes, d'où ils y viennent pour toutes sortes de commerces, & sur tout

pour celuy de la Soye ; Elle eſt bien peuplée, bien fournie d'argent & de toutes ſes commoditez. La Riviere qui y paſſe au bout de deça, n'eſt pas fort groſſe, mais il y a un Torrent, qui le plus ſouvent eſt ſec, qui la traverſe, & quand il s'enfle y cauſe de grands ravages : on dit qu'autrefois elle a eſté bien pourveuë de fontaines ; il faut que le cours en ſoit perdu à cauſe que la ville a eſté ruïnée tant de fois, car à preſent, elle n'en eſt pas bien fournie.

Il y a grand nombre de Karvanſeras, baſtis pour loger les Eſtrangers ; & ces baſtimens faits en forme de Cloiſtre, ſont les hoſtelleries du Pays. Il y en a quelques-vns à deux eſtages, où il y a juſques à cent chambres. Tout le monde y eſt bien receu en payant quelque loüage au Concierge : On y eſt en grande ſeureté, mais vous n'y aurez aucun meuble ſi vous ne l'y portez.

Entre un grand nombre de Moſquées qui ſont dans Tauris, il en reſte une tout au bout vers le midy, qui doit eſ-

tre de la ſtructure des Turcs, car les Perſes la tiennent immonde par cette raiſon, & la laiſſent ruïner; ce qui eſt un grand dommage, car ce baſtiment eſt magnifique. Il eſt couvert de deux grands domes, ſa façade a de chaque coſté un minaret ou tour fort haute & deliée comme une colomne: le dehors de tout l'Edifice eſt reveſtu de briques verniſſées de toutes couleurs. Le dedans eſt embelly de peintures à la moreſque, & de mille chifres Arabes peints avec l'or & l'azur. On a mis pour vitres à quelques unes des feneſtres, de grandes pieces de marbre blanchaſtre, ondé & tranſparent. Dans chacune des tours de la façade, il y a un eſcalier tres-bien pratiqué, qui monte juſques en haut.

Les veſtiges que l'on trouve & les relations anciennes, font connoiſtre que cette Ville a eſté tres-grande & tres-ſuperbe; mais comme là, & preſque par toute la Perſe, on baſtit de brique cuite au Soleil, il ne faut pas s'eſtonner ſi leurs ouvrages durent ſi peu entiers, outre

qu'ils aiment mieux baſtir de neuf que reſtablir ce qui eſt vieux.

A une lieuë de la Ville, au Nord-oueſt, & au milieu des champs, on voit une groſſe tour de brique à demy ruinée, mais encor fort haute, qui peut avoir environ cent cinquante pas de tour. Les mazures & les reſtes des hautes murailles faites de gros gazons de terre paiſtrie, témoignent qu'il y a eu là un grand Chaſteau, dont cette tour eſtoit le donjon.

On voit encor à l'autre coſté de la ville, à un quart de lieuë, les ruïnes d'un vieux Chaſteau baſty au pied d'une montagne.

Les Capucins de France ont dans Tauris un petit Convent, où ils entretiennent trois Religieux, qui ſervent beaucoup à la conſolation & au ſoulagement des Voyageurs Europeans. En mon particulier, je n'oublieray jamais les obligations que je leur ay pour ce ſujet.

Le grand Commerce des Soyes que l'on recüeille dans le Gheylan, & des autres

marchandises qui y abordent, a attiré grand nombre d'Armeniens, qui s'y sont habituez & y vivent en repos. Le Gouverneur de la Province qui y demeure, doit estre le premier de la Perse, depuis qu'il n'y en a plus à Schiras. Il y a outre le Gouverneur, un Visir ou Intendant de Province, fort puissant, & fort riche. Celuy qui l'estoit de mon temps aymoit fort & protegeoit les Capucins, il estoit sçavant & sur tout en Mathematique.

Une personne qui n'auroit qu'à se promener, pourroit voir à deux ou trois journées de là, en tirant à l'Orient, la ville d'Ardevil, si fameuse pour les tombeaux des Roys de Perse.

Il verroit encor avec plaisir à dix ou douze journées vers le Nord, entre la mer Noire & la mer Caspie, Teflis, Capitale de Georgie, qui est à present sous la domination de Perse; les Peuples en sont tous Chrestiens, d'une Secte demy Grecque & demy Armenienne. Les Capucins Italiens ont un Convent dans la ville. Les Georgiennes sont extrémement

belles, & la pluſpart des femmes du Roy de Perſe viennent de ce Pays. Il y a meſme deffence de tranſporter hors du Royaume, les filles Eſclaves, que la neceſſité & la miſere des pauvres Georgiens fait aſſez ſouvent vendre à Spahan.

Puiſque vous en eſtes là, voyez à dix ou douze journées, en tirant au Nord-eſt, tout proche la mer Caſpie, la ville de Schamachie, ſituée entre les montagnes: Je penſe que vous la trouverez encor à demy ruïnée, du tremblement de terre qui la ſecoüa terriblement il y a ſix ans. Vous auriez veu tout ce qu'il y a à voir de ce coſté là appartenant au Perſan, ſi vous voyiez Derbent; mais comme je n'ay point eſté dans tous ces Pays, je ne veux pas vous y ſervir de guide, & ſi vous m'en croyez, tournons noſtre route vers le Midy, où j'ay quelque pratique du Pays, & dont je connois mieux les curioſitez.

Je vous avertis par avance qu'il faut marcher de nuit pour la plus part, non pas tant à cauſe des chaleurs qui n'y ſont inſupportables qu'en Eſté, mais pour

trouver commodement au giſte les neceſſitez qui ne ſe rencontreroient pas le ſoir ou la nuit, que les Payſans des Villages voiſins qui les fourniſſent, ſe ſont retirez chez eux. Chaque journée eſt de dix ou douze heures de chemin, & d'une traite. Les Karvanſeras ſont diſpoſez de telle façon, que depuis Tauris juſques au Bander-abaſſy, vous en trouverez ordinairement deux tous les jours, l'un à la moitié de la journée, & l'autre à la fin; ce n'eſt pas qu'ils ſoyent tous bien fournis, car il y en a beaucoup de bien miſerables.

La premiere ville que vous trouverez à ſept journées de Tauris, eſt Zengan, qui a eſté grande, & à preſent à demy ruïnée. A ſept ou huit lieües plus avant eſt Soltanie, au pied d'une haute montagne, ç'a eſté autreſois une des plus belles villes de Perſe, pour ſes Moſquées magnifiques, mais elle eſt bien deſcheuë à preſent, & bien deſerte. Vous trouverez apres Habar, autre grande villaſſe, reſſemblant à un bocage. Les ravages de Tamerlan

merlan ont bien fait changer de face à ce Pays là, qui estoit bien plus beau qu'il n'est.

Détournons-nous du grand chemin d'Hispahan, deux journées, à l'Orient, pour voir Casbin, ou l'on dit avoir esté l'ancienne Arsacia; c'est une des principales villes du Royaume, scituée au bout d'une grande plaine, à un quart de lieuë en deça d'vne haute montagne. Cette ville est médiocrement grande, mais bien décheuë de ce qu'elle estoit pendant que les Roys de Perse y faisoient leur demeure; leur Palais & leurs Iardins y sont encor hors la ville. Les Bazards sont grands, mais point beaux, la place est en quarré long d'assez grande estenduë, mais les bastiments qu'on y avoit voulu faire autour sont restez imparfaits. Le terroir est fort sablonneux & fort chaud, & produit quantité de pistaches. Les Armeniens s'y sont habitüez en grand nombre.

Apres Casbin on voit Sava, ville assez considerable pour son négoce de fourures de peaux d'agneau qui sont tres-belles;

la plaine où elle eſt ſituée eſt tres-fertile. Delà vous irez à Kom , qui paſſe pour une des principales du Royaume. Sa ſituation eſt encor dans une plaine ſur une petite riviere; on y travaille tres-bien en poterie, & les cruches que l'on y fait ſont eſtimées pour rendre l'eau fraiſche. Il y faut voir ſi l'on peut entrer dedans, la Moſquée & le Sepulchre de la fille de Fatima femme de Mortuzalli, grand Prophete du Païs; les femmes y ont grande devotion. A deux journées par delà, eſt Kaſchan grande Ville bien peuplée & munië de toutes choſes neceſſaires, principalement de bon vin, & notez ſur ce mot, que depuis Erivan frontiere de Perſe juſqu'à Schiras, vous n'en pouvez manquer, & d'excellent, car il y a preſque partout des Armeniens habituez qui en font pour eux & pour les voyageurs. Les Bazards de Kaſchan ſont grands & beaux, on y fabrique beaucoup de vaiſſelle de cuivre qui ſe debite par tout le Royaume ou l'eſtein eſt tres-rare; on y bat monnoye, & on y travaille à merveille & beaucoup, en tou-

tes ſortes de ſoyeries. Schah Abas Roy de Perſe y fit baſtir un Palais & des jardins Royaux à l'entrée de la ville, & tout proche, un magnifique Karvanſera pour les paſſans : il a deux Etages & 120 chambres aſſez grandes & bien voutées, un grand reſervoir d'eau au milieu, mais tout cela ſe ruine pour n'eſtre pas bien entretenu.

Cette ville eſt dans une plaine fort ſablonneuſe & fort chaude en eſté. Si vous vouliez voir le Mazandran & les villes qui ſont ſur la mer Caſpie, il faudroit paſſer un coin d'un deſert ſalé, mais ce ne ſera pas de ce voyage que je vous y conduiray, quelqu'autre de ceux qui ont tout veu vous rendront ce bon office une autrefois. Faiſons donc encor trois journées pour arriver à Spahan capitale de cét Empire. Vous la découvrirez d'aſſez, loin & elle vous paroiſtra à peu prés de même façon que la veuë que je vous en donne.

La grande quantité de jardins qu'il y a dedans & autour de la ville vous la feront prendre pour une foreſt meſlée de

quelques maiſons, & Moſquées, dont les domes & les clochers font un aſſez bel effet. Les montagnes qui ſont au delà du coſté de Julpha & éloignées de deux ou trois lieuës, ſont fort hautes. Ces Tours qui ſe rencontrent par-ci par-là dans la campagne, ſont des colombiers bien remplys de pigeons, dont le fumier ſe vend bien cher pour la culture des melons. Ces coulombiers pour n'eſtre que de brique cuite au Soleil, ſont aſſez beaux, & enjolivez au-deſſus de petites tourettes. La Plaine où Spahan eſt ſitué, eſt fort plate & arroſée de quantité d'eaux conduites par de grands foſſez. Le terroir y eſt merveilleux; ce qui rend l'abord de cette ville, où l'on ne ſçait, non plus qu'ailleurs, ce que c'eſt de paver chemins ny ruës, tres-incommode l'Eſté pour la pouſſiere, & l'Hyver pour la bouë.

Hiſpahan, ou Spahan, comme on le prononce en Turc, & Sephaon comme diſent les Perſiens, eſt auſſi grand que Paris, y comprenant Julpha qui eſt la ville des Armeniens de l'autre coſté de la riviere.



Daulier Deslandes, del.

Veuë de la Ville d'hispahan, Capitalle de Perse, en venant de Tauris.

J. S. f. AP.

On dit que c'eſt l'Hecatonpolis des Anciens. Les murailles qui l'entourent, ſont faites de gros gazons de terre paiſtriẽ, ſon foſſé eſt profond; mais toute leur fortification n'eſt pas grand choſe. L'air de cette ville eſt tres-bon & ſi ſec qu'on n'y mouche n'y crache preſque point. Il y a deux mois d'Hyver aſſez piquant, & incommode pour la neige; il vous fournit tres-bien de glace pour boire frais toute l'année. Le froid n'y dure pas en Hyver paſſé neuf heures quand le Soleil paroiſt, car il a aſſez de force pour le diſſiper & fondre les neges, qu'un chacun a grand ſoin de jetter en bas des terraſſes de leurs maiſons de peur qu'elle ne les enfonce.

Les maiſons d'Hiſpahan ſont de brique cuite au Soleil, la terre qu'ils tirent des fondemés& qu'ils paiſtriſſent avec de l'eau, leur ſert pour faire ladite brique & le mortier pour l'employer. Elles n'ont pour l'ordinaire que deux étages; le dehors eſt fort laid, & peu percé ſur les ruẽs, mais le dedans eſt bien vouté & blanchi; & chez ceux qui ſont riches, bien peint & doré

à la Moreſque. Le deſſus eſt plat en terraſſe. Ils y dorment l'Eſté au frais. La plus grande partie des maiſons ont leur enclos & leur jardin. Les baſtimens publics, comme les Moſquées, le Palais du Roy, les Ponts, les Bazards & les Karvanſeras ſont baſtys de brique cuite au feu, fortifiée de bonne pierre de taille.

Les Habitans de cette grande Ville ſont en grand nombre; & de pluſieurs ſortes. Il y a quantité de Juifs, pluſieurs Indiens ou Banianes; que l'on reconnoiſt aſſez à une marque de ſafran qu'ils portent ſur le front; & beaucoup d'autres nations de l'Aſie. Mais quelque nombreux que ſoit ſon peuple, il n'égale pas à beaucoup prés celuy de Paris.

Les Chreſtiens du Païs ont leur ville à part nommée Julpha, que nous verrons apres. Ce qu'il y a d'Europeans ſont, les Capucins François qui ont un aſſez beau Convent, les Auguſtins Portugais qui y demeurent depuis 70. ans, & ſont bien mieux logez, & les Carmes Italiens qui y ſont fort bien auſſi.

La Compagnie d'Hollande & celle d'Angleterre y ont leurs maiſons fort belles & fort amples. Nos autres François demeurent à Julpha avec les Armeniens; & pour les aller voir, on paſſe par les plus beaux endroits de la ville. Les ruës ſon mal percées, & eſtroites, & ce qui eſt tres-mal, on y trouve des puits, qui pourtant ſont bouchez en Eſté, mais l'Hyver ils ſont ouverts pour ſervir d'égouſts, & il eſt tres-dangereux d'y tomber à cau-qu'ils ſont à fleur de terre.

Tous ceux qui ſont un peu à leur aiſe marchent à cheval dans les ruës, & principalement en Hyver, que cette ville eſt eſt la plus ſale du monde. Il y a grand nombre de Bazards, fort longs & bien voutez, & toûjours remplis de peuple; les plus magnifiques ſont vers le Meydan, ſur tout ce qu'on appelle la Cayſſerie à coſté droit, où les plus belles Marchandiſes ſe vendent.

Le Meydan dont vous avez ici le plan élevé en perſpective & aſſez au naturel, eſt vne tres-grande place en quarré, long

d'enuiron ſix cens pas ſur quatre cens de large (ce ſont des pas d'vn homme qui ſe promene) & ſur cela je vous prie de ne me point faire de procez, pour quelques differences qui ſe pourront trouver de mes meſures, à celles des autres qui pour eſtre plus particulariſées, ne vous repreſenteront pas peut-eſtre mieux les choſes. Comme cette place n'eſt point pavée, elle eſt fort ſale en Hyver, mais aſſez propre en Eſté, parce qu'on l'arroſe de peur de la pouſſiere, ſur tout quand le Roy s'y vient promener.

On y tient comme vne Foire continuelle, les chevaux s'y vendent deux fois la ſemaine, & les Marchands y plantent tous les jours des Boutiques portatives, pour leurs denrées, & les Charlatans y viennent debiter leurs drogues avec leurs ſottiſes.

Les baſtiments d'alentour ſont dans la ſymmetrie, hauts de trente ou quarante pieds, faits de bonne brique & pierre de taille, ils ſont de deux étages. Le premier eſt ſemblable à celuy de la place Royalle à Paris,

fol 24



Daulier, Deslandes, delin.   J. S. f. AP.

Le Meidan, ou la place d'Hispahan, en Perse.

à Paris, ayant vne allée qui regne tout autour, ouverte par de belles arcades, & garnie de boutiques de Marchands. Le Second a des chambres à loger des particuliers, le dessus est en terrasse; Tout au tour de cette Place on a attaché aux murailles pres à pres de petits creusets de plastre que l'on emplit de suif & méche, pour les allumer les jours de réjoüissance, ce qui fait vn tres-bel effet, & met toute la Place en feu.

Un canal revétu de pierre de taille, renfermant vn petit ruisseau large de deux ou trois pieds, regne à l'entour du Meydan; & entre ce canal & le pied des batimens, il y a de grands arbres fort droits & plus hauts que les maisons, ce sont des Planes que les Perses appellent Tchinards, le feüillage en est beau, mais il tombe en Hyver. Au milieu du Meydan il y a vn mast planté, où l'on met vn prix au faiste pour ceux qui sçavent bien tirer de l'arc.

Quand vous entrez dans cette place, vous avez à main droite, justement au milieu d'vn des costez, la façade comme

d'vne Mosquée qui n'est pas dans la ligne des autres bastimens, estant retirée un peu en dedans. Il y a une Cloche suspenduë tout au haut, qui fut apportée d'Ormus lors qu'on la prit. Ce bastiment contient une magnifique Sale où l'on va boire du Caffé & prendre du Tabaq. Dans l'autre bout, tout vis-à-vis, vous voyez en symetrie, une autre façade qui appartient à une belle Mosquée, retirée en dedans, & un peu à l'escart.

Au milieu, du costé de la longueur de la Place, & devant vous est la Porte du Palais du Roy, & vis-à-vis dans l'autre costé, est vne superbe Mosquée, sur le portail de laquelle, comme dans une Tribune, sept ou huit belles voix chantent le matin, à midy, & le soir, pendant une heure, les loüanges de leur faux Prophete Alli. A l'entrée du Palais du Roy, est vn gros Pavillon eslevé plus de trente pieds par dessus les autres; il a quatre estages, & le plus haut est comme vne grande sale, qui n'est fermee que de rideaux, le Roy y vient pour voir les jeux

qui se font dans la Place. Aux deux costez de ce Pavillon sont rangées trente ou quarante pieces de canon montées sur leurs affuts : quelques-unes ont esté fonduës dans le Pays, & sont mal-faites, les autres qui sont mieux, ont esté prises à Ormus. La Porte de ce bastiment est grande & élevée, le seüil en est respecté, & on enjambe par dessus quand on y entre, au moins me l'a-t'on fait faire, & mesme l'on dit que les Grands le vont baiser quand ils ont receu quelque present du Roy. On l'appelle Allah Capi, c'est à dire, Porte de Dieu, à cause d'une petite Chapelle qui est en dedans, où quiconque se peut sauver pour quelque crime que ce soit, est dans un azile asseuré. Je n'ay point veu aucun Corps de garde devant cette porte, comme il se pratique en Europe aux Palais des Princes, mais il y a seulement quelques Officiers du dehors, qui attendent les ordres du dedans, où peu de gens penetrent. On sçait pourtant que c'est un tres-grand enclos de jardinages, avec des bastimens deta-

chez d'un costé & d'autre, dont je ne croy pas qu'on puisse donner de representations justes, & principalement de ce qui doit estre le plus beau, comme du Haram, qui est l'appartement des femmes, qu'on dit estre au nombre de plus de cinq cens, où qui que ce soit n'entre que le Roy & les chastrez. Les murailles en sont hautes de quarante ou cinquante pieds, & si quelqu'un estoit trouvé les regarder curieusement, il courreroit risque de la vie. J'ay bien veu quelque chose du dedans, mais cela ne m'a pû donner d'idée seure pour le dessigner, ainsi ce que j'ay mis derriere le Meydan, n'est qu'à veuë de Pays, & vous vous en contenterez s'il vous plaist, jusques à ce que quelqu'un plus de la faveur, ou plus heureux vous en donne de belles Estampes. Le Roy passe à Spahan tout le temps qu'il ne fait pas grand chaud, mais quand les grandes chaleurs viennent, il s'en va dans le Mazandran, aux maisons de plaisance qu'il y a.

Quoy qu'il ait un tres-grand nombre

d'Officiers, ſa Cour n'eſtant pas néantmoins ouverte, comme chez les Princes d'Europe, cela ne paroiſt pas, mais quand il ſort en public, il eſt tres-bien accompagné, de gens leſtes & bien-faits.

Il eſt fort riche, car la plus grande partie des terres de ſon Royaume luy appartiennent, & il les afferme à ſes Peuples qui ſont pour la pluſpart gueux. Outre cela il negocie, & a des perſonnes qui font valoir ſon argent. Les meubles de ſon Palais conſiſtent en beaux tapis; vaiſſelle d'or & d'argent, dont il a grande quantité, & en pierreries qu'il achete des Marchands qui les portent d'Europe, ou des Indes; car il n'a dans ſon Pays que les Turquoiſes & les Perles, qui ſe peſchent dans le Golfe Perſique, à Bahrain. Outre les chevaux du Pays qui ſont excellents, il en a encor beaucoup d'Arabie, dont les harnois ſont fort riches pour l'or & les pierreries qui les ornent. Son pouvoir eſt ſi abſolu, que les plus grands Seigneurs ſe laiſſent couper la teſte au moindre commandement qu'il

fait. Sa Milice eſt compoſée la pluſpart de Cavalerie, qui ſe ſert fort adroitement de fleches & du Mouſquet, on m'a aſſeuré qu'il a cent mille hommes entretenus en paix & en guerre, on en croira ce que l'on voudra.

Le Roy qui gouvernoit en 1665. ſe nommoit Schah-Abas; il eſtoit âgé de trente-cinq ans, & fort bien fait. Il aimoit les Eſtrangers, & favoriſoit les Armeniens de ſon Pays. Il acheta de Monſieur Tavernier pour ſoixante mil eſcus de pierreries, les paya fort bien, puis le traita avec cinq ou ſix autres Francs (on appelle ainſi tous les Europeans en Aſie.) La feſte commança dés les neuf heures du matin, on y ſervit grands plats de ris, teint de diverſes couleurs, qu'ils nomment Pilau, des poules boulies, des ragouts de villages, des morceaux de mouton & des poules pluſtoſt grillées que roſties, enfin tout ce que leurs miſérables Cuiſiniers ſçavent apprester; mais on y beuvoit d'excellent vin de Schiras, qui eſt des meilleurs du monde, dont le bon Sire flutoit à merveil-

les, nonobstant la deffence de la Loy, de laquelle non seulement il se dispense quand il veut, mais en peut méme dispenser les autres.

Le Régale passa en vne débauche fort familiere pour vn Roy qui se fait tant craindre; les Musiciens y firent de leur mieux avec certaines especes de lutz qu'ils touchent assez passablement, & leurs violons à vne corde, desquels ils soutiennent leur voix, qui n'est point desagreable. Une troupe de Baladines qui est aux gages du Roy, y donna le divertissement par la dance, qui faisoit comme les Entr'actes de la Comedie. Elles dansent en rond au nombre de dix-sept ou dix-huit, bien faites, & bien parées; Elles ne s'entretiennent pas la main, mais font quantité de gestes des mains & du corps; leur voix s'accorde avec le son des Instrumens des Musiciens, & leurs pas sont reglez par le brüit d'vn grand vilain tambour de Basque, qu'vne vieille assise vn peu à l'escart, bat assez lentement. Il y eut aussi vn petit Georgien qui ne joüoit pas mal

de la harpe, & vn Armenien qui faiſoit aſſez de bruit avec vne Orgue qu'on avoit donnée au Roy. Nos Francs y payerent tres-bien de leurs perſonnes, ſur tout vn nommé Monſieur Seyn, & vn Monſieur Bernard, tous deux François, l'vn Orfevre & l'autre Armurier, au ſervice de ce Prince. Mais afin que je ne fuſſe pas privé de la veuë de ce beau ſpectacle, & que je vous en peuſſe faire le recit, il arriva qu'vn Armenien voulut faire preſent au Roy, d'vne petite épinette qu'il avoit apportée d'Hollande; Elle fut trouvée belle, & par bon-heur le Reverend Pere Raphael Capucin François, que le Roy avoit fait venir pour Truchement, prit occaſion de dire, en parlant de moy, qu'il ſçavoit vn Franc qui en joüoit. Auſſi-toſt dit, on dépeſche vn Sophi pour m'aller chercher; & vous noterez en paſſant, l'erreur ridicule de ceux qui appellent le Roy de Perſe, le Sophi, qui eſt vn nom de certaines gens qui ont vn bonnet d'vne maniére particuliere, & qui proprement gardent la porte & attendent les ordres du dedans.

Comme

Comme je ne m'attendois pas à cet honneur, j'eſtois allé dés le matin à la chaſſe, & ne revins que ſur le ſoir que je trouvay le Sophi chez les Auguſtins où j'eſtois logé, qui ſans me donner loiſir de me reconnoiſtre, me prit en croupe derriere luy, & me porta à toute bride au Palais du Roy où un Huiſſier me prit, & me faiſant paſſer par quelques allées plantées d'arbres, me conduiſit à la porte de l'appartement où ſe faiſoit la feſte, & m'y laiſſa. J'attendis fort long-temps, & me ſerois plus ennuyé, n'eſtoit que je fis reflection, que pendant ce temps, j'évitois autant de grandes razades, que j'entendois bien qu'il falloit avaller à nos Francs. L'Epinette fit pourtant à la fin reſſouvenir d'un joüeur, & l'on me vint prendre pour entrer.

La Sale où ſe faiſoit le feſtin eſtoit fort grande, peinte à la Moreſque, ornée de beaux tapis de pied, j'y vis au bout trois ou quatre tableaux de femmes habillées à la Françoiſe, que quelques Armeniens avoient apportez d'Europe. Je fis trois

profondes inclinations, comme l'on m'ordonna, & puis m'allay mettre entre nos Francs qui eſtoient à deux pas du Roy, aſſis ſur le tapis comme des Tailleurs. Le Roy avoit le dos contre la muraille, & eſtoit à plat comme les autres. Son habit n'eſtoit pas fort riche : il avoit les pieds nuds, & ſur ſa teſte un bonnet à la Perſienne, tel que l'on en porte à la campagne dans le Pays: le Reverend Pere Raphaël eſtoit aſſis tout aupres de luy, à ſon coſté gauche : Il ſe fit dire qui j'eſtois, puis me commanda de joüer de l'Epinette que l'on m'apporta. J'obeïs auſſi-toſt, & me mis à toucher ou plûtoſt broüiller quelques accords, qui nonobſtant que l'Epinette ne fuſt pas d'accord, & que je ne joüaſſe rien qui vaille, ne laiſſerent pas de plaire au Roy, qui dit que cela alloit bien; Mais comme je ſçavois le contraire, & que le bruit que nous faiſions m'empeſchoit de m'entendre, je m'aviſay de chanter des chanſons à boire. Je n'eus pas plûtoſt fait la propoſition, que le Roy l'approva ; & comme je ne pouvois rien trou-

ver de plus conforme aux jours gras où nous estions, & au mestier que nous faisions, j'entonnay la Chanson qui dit: *Enfans du Mardy gras, voicy la feste aux bons yvrongnes.* Elle plût extrémement au Roy, qui commanda de continuer; pour lors nos camarades firent un second chœur pendant que je touchois sur la partie d'une ridicule maniere. Il y en eut un des nostres qui fit un cornet à Bouquin de son chapeau, pour rendre le consert plus agreable; tout cela fut trouvé merveilleux, & de là vous pouvez juger de la delicatesse de leurs oreilles.

Cependant on arrousoit les flutes trop souvent, celles des autres estoient desja toutes avinées, mais moy qui n'avois rien mangé depuis le matin, craignant de gaster la mienne, je demanday aux camarades s'ils ne s'estoient point reservé quelques restes du souper, qui par malheur estoit finy quand j'entray. Monsieur Tavernier me donna une pomme & des amandes, & Monsieur Sein un morceau de gasteau, duquel je me mis à manger sans ceremonie, &

puis à trinquer comme les autres. Enfin le vin nous avoit rendu quaſi tous camarades, beuvans & Roy & Francs, à la ronde dans une meſme taſſe d'or. Le Sieur Bernard eſtoit chef du gobelet, & profita plus que les autres, car le Roy luy fit donner une bourſe de cinquante Tomans, qui valent environ deux mil deux cens cinquante livres. Il y avoit quantité de grands Seigneurs qui nous regardoient faire de deſſous un porche, n'oſant entrer, & enrageant de voir leur Roy qui leur eſtoit ſi fier, ſe familiariſer de la maniere avec nous. Auſſi teſmoigna-il mille amitiez à noſtre Nation, à qui il promettoit toute ſorte de protection dans ſon Royaume.

Enfin apres avoir bien mangé, danſé, trop beu, chanté, & folaſtré, deux heures apres minuit s'approchoient, & nous demandames licence au Roy, qui nous l'accorda, & nous nous retirames.

Sept ou huit jours apres (c'eſtoit juſtement le Jeudy-gras) la fantaiſie de faire la debauche reprit le Roy, & comme il a

dit plusieurs fois que c'est avec les Francs qu'il y a du plaisir de boire du vin, & non pas avec les Perses qui ne le sçavent pas porter; Il envoya querir les Sieurs Sein & Bernard, qui beurent, mangerent, & danserent tout leur saoul pendant la journée. Puis sur le soir le Roy se ressouvint de l'Epinette, & de nos chansons, & sur cela commanda qu'on me fist venir avec un autre François de ses Officiers nommé Marais, qui joüoit passablement du violon. Les Sophis nous vinrent chercher aussitost, & nous menerent dans un fort petit appartement du Palais, un peu éloigné de celuy de la premiere fois. Nous attendimes plus de deux heures dans cette cour, & pendant ce temps, nous vîmes plusieurs des principaux du Royaume que le Roy avoit envoyé querir pour boire du vin, qui sortoient yvres comme des pourceaux. Nous vîmes aussi la Maistresse de ses Baladines, qui pour quelque querelle qu'elle eut avec les autres, demanda licence au Roy de se retirer du Mestier, ce qu'elle avoit obtenu avec une bonne recompense.

Nous entrasmes enfin; & apres le Salut ordinaire, on nous fit asseoir sur le tapis, vis-à-vis du Roy, qui estoit en mesme posture, & mesme habit qu'à l'autre débauche: il avoit pourtant aupres de luy trois des Grands du Royaume. On m'apporta l'Epinette, qui s'estant beaucoup desaccordée, faisoit une Musique insupportable, mais il me suffisoit que le Roy la trouvoit bonne. Pendant que je joüois, Monsieur Sein qui faisoit mille gambades proche de nous, fit un faux pas, & cassa une bouteille qu'il tenoit en ses mains, le vin & les morceaux de laquelle tombans sur l'Epinette, la rendirent muette, ce qui nous fit avoir recours au violon de Monsieur Marais, & à nos chansons. Il y avoit proche du Roy un Seigneur qui estoit desja bien yvre, & qui faisoit bien des extravagances. Le Sieur Sein, qui versoit à boire, luy presenta une tasse qu'il refusa, nonobstant que le Roy luy eut commandé de la prendre; ce qui fit que le Sieur Bernard, ayant ajusté son chapeau pour cette effet, s'en alla

prendre de l'eau ſur les bords. Cette nouvelle maniere de vaiſſeau les fit bien rire. On preſenta donc à ce Seigneur du vin d'un coſté, & de l'eau de l'autre; & comme il n'en voulut point, le Roy dit au Sieur Bernard de luy jetter l'eau ſur la teſte, ce qu'il fit apres lúy avoir renverſé ſon Turban. Outre cela, le Roy, par je ne ſçay quel motif, prit le Perſien par la Iambe, & le tira ſi rudement à luy, qu'il s'écria bien fort: il luy delia ſa jartiere, & luy tira luy meſme ſon bas, & luy prenant le pied, le mordit ſi fort, que le pauvre diable fit un grand cry. Nous eſtions fort en peine ce que cela vouloit dire; & la ſuitte nous apprit que cela ne ſignifioit que malheur pour cet homme, qui ayant ajoûté aux ſottiſes qu'il avoit faites, quelques autres extravagances, fut chaſſé par le Roy, qui commanda qu'on luy coupaſt les oreilles. Il eut bien pis, car on nous aſſeura le lendemain, qu'on l'avoit tué à coups de baſton. Quelque bonne mine que nous fiſſions pourtant, dans ces ſortes de diver-

tiſſemens, ils commençoient à nous déplaire, ſur la reflexion que nous faiſions, que ces Princes ne ſont pas tant de cas de la vie d'un homme, que les noſtres. On ne nous preſſa point de boire ce ſoir là, & meſme nous fiſmes tres-mauvaiſe chere ; mais ce qui nous déplaiſoit fut que le Roy & deux de ſes Grands, ſoliciterent plus d'une heures durant par toutes ſortes de belles promeſſes, Monſieur Sein a ſe faire Mahometan, ayant fait méme venir pour cela un Trucheman qui eſtoit Renegat Venitien. Mais Dieu mercy, nous n'en eûmes que la peur, & Monſieur Sein répondit touſiours en ferme Chreſtien.

Le Roy s'aviſa de nous demander ſi nous eſtions vrays François, où ſimplement Francs, car nonobſtant qu'ils appellent tous les Europeans, Francs, ils ſçavent bien diſcerner les François, des autres, & faire plus d'eſtime d'eux & de toutes les marchandiſes qui en viennent.

Le Roy me demanda auſſi, ſi je voulois demeurer à ſon ſervice, c'eſtoit pour

boire

boire & chanter devant luy quand il lu en auroit pris fantaisie. Je le fis remercier de l'honneur qu'il me faisoit, & ré pondre que j'estois obligé de retourner en mon païs. Il m'en avoit fait autant demander, l'autre fois.

Les danseuses & joueurs d'instrument tinrent fort bien leur partie, & un peu devant que nous sortissions, le Roy fit déchausser les baladines pour danser pieds nuds; je pense que ce fut exprés, afin qu'elles se piquassent les pieds sur les morceaux de bouteilles cassées dont les tapis estoient couverts.

Enfin apres mille boufonneries qui ne meritent pas d'estre icy rapportées, nous fismes demander par Monsieur Sein, licence de nous retirer sur les trois heures apres minuit, & aussi tost que nous l'eûmes obtenuë, nous sortîmes au plus viste.

Le Roy prenoit tellement goust à ces débauches, qu'il les a reïterées plusieurs fois depuis, comme j'ay sçeu, & même quinze jours apres, il m'avoit encor en-

voyé chercher ; mais j'eſtois party pour le Bander. Ce bon temps pour les Francs n'a pas duré ; car ce Prince eſt mort il y a cinq ou ſix ans, & ſon fils qui a ſuccedé n'a pas la méme affection peur eux qu'avoit ſon Pere.

Mais il y a trop long-temps que je vous entretiens de débauche qui ne vous plaiſt peut-eſtre pas ; divertiſſons-nous à d'autres choſes, & ſortons du Meydan, par vne porte à main droite. Aprés avoir paſſé quelques ruës, on entre dans cette magnifique allée qu'ils nomment Tcharbagh, qui veut dire quatre jardins, à cauſe que les jardins du Roy en font les coſtez & l'extremité. Elle peut avoir quatre vingt pas de large, & pres de deux mille de long, en comprenant ce qu'elle eſt continuée par delà le pont qui la coupe à peu prez par la moitié.

Elle commance par vn pavillon de trentre ou quarante pieds en quarré. Il a deux étages & eſt percé tant en haut qu'en bas de pluſieurs grandes feneſtres fermées de fort jolis treillis de bois.

Le dedans eſt peint à la Moreſque, avec l'or & l'azur, & vouté fort proprement.

Les deux coſtez de cette allée ſont bordez d'une rangée de Tchinards fort hauts, & outre ces arbres & la muraille du jardin, les gens de pied ont vn chemin relevé de pierre de taille, large d'environ trois ou quatre pieds. Vn ruiſſeau ſortant de deſſous ce gros pavillon, coule tout le long de l'allée par le milieu, renfermé dans vn canal de pierre, large de deux pieds: les bords de chaque coſté du canal ſont larges d'environ trois pieds, & font vn chemin pour les paſſans; l'eſpace qui eſt entre le canal & les arbres d'vn coſté & d'autre, n'eſt point pavé, il eſt fort ſale en Hyver, & fort poudreux en Eſté. Au bout d'environ deux cens pas, l'allée eſt croiſée d'un chemin de dix ou douze pieds de large, pavé & relevé comme les autres.

Le ruiſſeau tombe en cet endroit dans un beau baſſin de plus de trente pieds de diamettre, autour duquel, quand il fait beau, on voit quantité de Perſiens qui prennent du Tabac ou du Kaffé, aſſis

dans des chaiſes, faites comme celles dont on ſe ſert à Paris pour s'aſſeoir au Sermon. A main gauche, eſt un Pavillon fait comme le premier, dans lequel en bas, il y a une ſale fort large, & bien voutée avec un beau baſſin d'eau au milieu; on y va auſſi prendre du Kaffé, c'eſt un brevage à preſent fort connu, fait de la poudre roſtie d'une graine qui reſſemble une feuve, qu'on apporte d'Arabie, & qu'on fait boüillir avec de l'eau. Tous les Levantins s'en ſervent & le boivent fort chaud. Les Perſes, outre ce brevage ſont grands fumeurs, juſques là que les femmes & petits enfans s'en meſlent. Ils ont des pipes d'une autre maniere que les noſtres, telles que vous pouvez voir aupres d'une Perſienne peinte en deſabiller. Ils croyent que cette methode eſt plus ſaine, à cauſe qu'ils font paſſer par le moyen d'un petit canal, la fumée du Tabac au travers de l'eau qui eſt contenuë dans la bouteille de verre, dans le col de laquelle, la pipe eſt emmanché. Il y a dans la ville pluſieurs grandes ſales deſtinées à cet

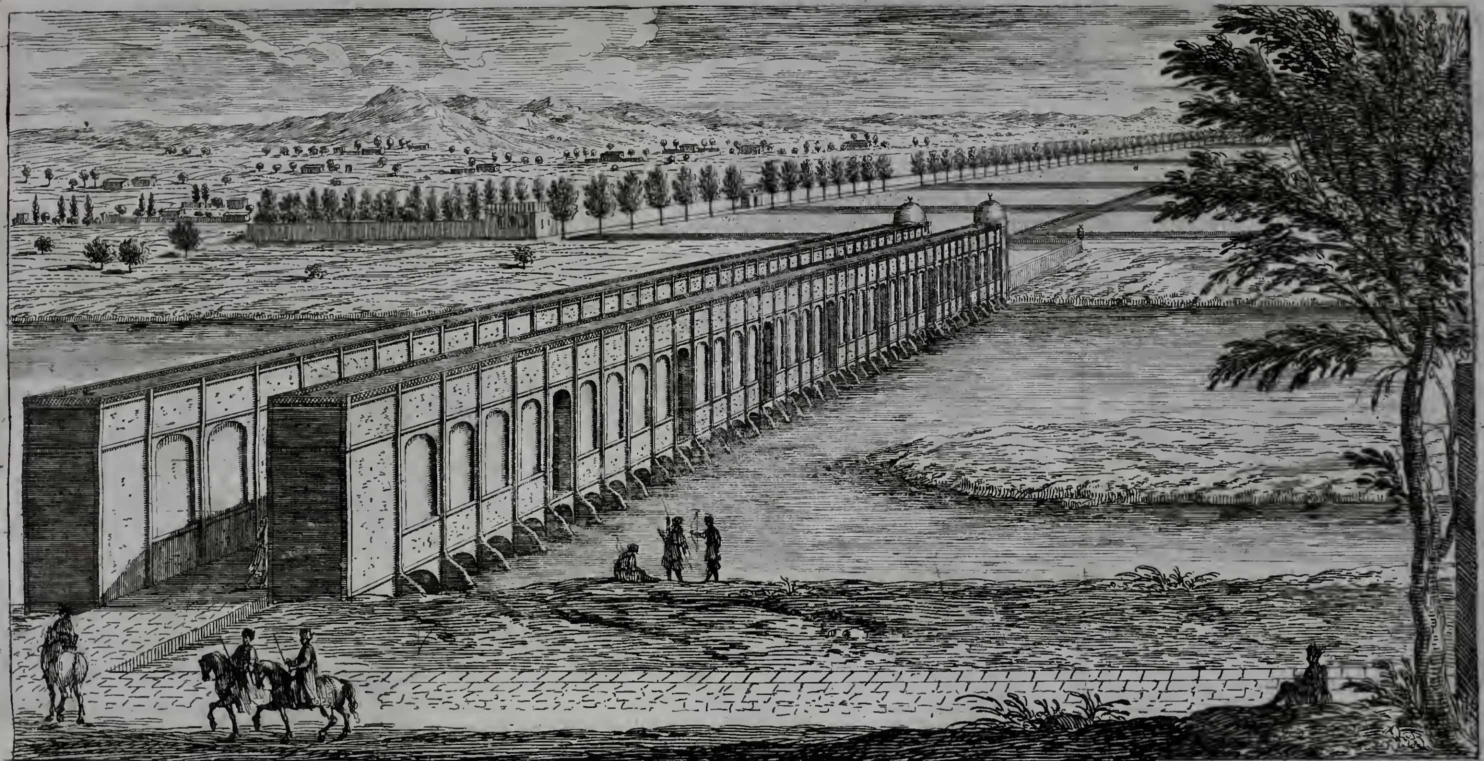
uſage, où il ſe rencontre bonne compagnie, & principalement de certains harangueurs, qui en ſe promenant declament à pleine teſte, & repondent meſme aux queſtions qu'on leur veut faire.

Depuis ce pavillon juſques au pont, l'allée va en baiſſant, & au bout de deux cent pas eſt encor croiſée d'vn chemin comme le premier, qui paſſe dehors vers d'autres jardins à droit & à gauche, & ſous ce chemin, paſſe vn gros rüiſſeau qui croiſe l'allée, qui eſt terminée au bout de deux cent pas par le pont de Julpha, dont vous avez ici le deſſein.

Ce pont eſt baſty de bonne brique liée avec de la pierre de taille, il a environ quarante pas de long & dix de large: la riviere qui paſſe par deſſous s'appelle Zenderud, elle n'eſt pas profonde, & à deux journées au deſſous, elle perd ſon cours, par les differentes ſeignées qu'on luy fait pour arrouſer les terres. Ce pont eſt tout vny, le milieu n'eſtant pas plus élevé que les extremitez; il a de chaque coſté vne galerie large de ſept ou huit pieds qui va

de bout-en-bout, ſoutenuë par des arcades de vingt ou trente pieds de haut, dont les vnes ſont percées à jour, les autres non; les arches qui ſoutiennent le pont ſont en grand nombre, mais petites & baſſes

Il y a un petit chemin voûté qui les traverſe ſelon toute la longueur du Pont, & par lequel on peut paſſer, quand l'eau eſt baſſe, ſur des pierres miſes exprés. On y deſcend de deſſus le Pont par des dégrez pratiquez dans l'épaiſſeur de la muraille, comme il y en a auſſi pour monter ſur la Platte-forme de la gallerie. A un quart de lieuë à main droite ſur la meſme riviere, il y en a un autre, mais tout ſimple; & à meſme diſtance au deſſous, eſt celuy que l'on appelle pont de Schiras, à cauſe qu'il eſt ſur le chemin. Il eſt plus beau que celuy-cy, en ce que ſur le milieu, il y a une place à ſix coſtez, & que la riviere y fait une belle caſcade par des degrez faits exprés. A la ſortie du pont de Julpha, vous trouvez voſtre allée qui continuë encor plus de huit cent pas, comme vous



A. Daulier, Deslandes; delin. — J. S. f. A.P.

Le Pont qui conduit de Spahan a Julpha.

la voyez dessinée. Le Ruisseau qui passe par le milieu, vient des montagnes prochaines. Au bout d'environ quatre cent pas, on monte dix ou douze pieds, & puis on continuë jusques au jardin du Roy, qu'ils appellent Hazardgerib, c'est à dire, de mille arpens. La ville de Julpha, s'étend à droit au long de la riviere.

Cette ville se nomme ainsi, à cause qu'elle a esté bastie par les Armeniens de Julpha vieille, qui est dans l'Armenie sur le fleuve d'Aras, & à present est toute ruinée. Ce fut Schah-Abas qui les fit venir. Ils logeoient du commencement dans la ville de Spahan. Mais afin que la difference de la Religion ne rompist point la bonne intelligence entre eux & les Persiens, on leur donna ce lieu, où non seulement ceux là se sont bien accommodez, mais d'autres Armeniens à leur exemple, s'y sont venus habituër, comme ceux d'Erivan, & de Tauris, qui ont pris chacun leur quartier, qu'ils ont nommé du nom de leur ancienne demeure.

Enfin cette ville s'est tellement accreuë,

qu'elle eſt preſque auſſi grande que Tours, & de meſme figure. Il y a deux ruës principales, qui font ſa longueur, une deſquelles a de chaque coſté des Tchinards, qui ſont arrouſez d'un petit ruiſſeau qui coule par toutes les autres ruës, & ſert pour arrouſer auſſi les jardins de chaque maiſon. Il n'y a quaſi point de ruë qui n'ait au moins d'un coſté une rangée de ces arbres. Les baſtimens y ſont comme à Spahan, y en ayant beaucoup de fort propres.

Les Habitans de Julpha ont obtenu du Roy, qu'aucun Mahometan n'y pourroit demeurer ; ainſi ils ſont tous Armeniens, & ce nom là marque à preſent leur Religion & non pas leur pays, qui appartient partie au Turc, partie au Perſe. Ils ont plus de vingt Egliſes tres-bien baſties en dômes, le dedans en eſt propre & orné de tableaux de devotion que leurs Marchands apportent d'Europe. Il n'y à qu'un Autel, & qu'une Meſſe par jour, & à moins de quelque Feſte elle ne ſe dit que le Dimanche, du reſte

leur

leur Office eſt tres-long, & leur chant fort extraordinaire. Comme ils n'ont point de cloches, ils ſe ſervent d'vne planche de bois, ſur laquelle ils frapent fort, pour avertir les Chreſtiens de venir à leurs prieres, où ils ſont aſſez aſſidus. Ils ont vn Eveſque à Iulpha, qu'ils tiennent en grande veneration. Leurs Preſtres ſeculiers ſont mariez, & ne ſont pas fort en eſtime. Leurs Religieux ſont de l'Ordre de Saint Bazile, vivent dans le celibat & fort auſterement, ſont beaucoup eſtimez & poſſedent les charges Eccléſiaſtiques, ſe ſervans des Preſtres ſeculiers preſque comme de valets: plus ils montent en dignité, & plus leur auſterité eſt grande. Ils ont auſſi quelques Religieuſes dont la Regle eſt fort rude.

Ces Chreſtiens ſont Schiſmatiques, & dépendent d'vn Patriarche qui demeure aux trois Egliſes, village proche d'Erivan. Ils ont meſlé à leur Schiſme, l'hereſie, des ſuperſtitions, des traditions fabuleuſes, & tant d'ignorance, qu'oſtez-leur les jeûnes tres-frequents, rigoureux, & indiſpen-

ſables, & leurs longues prieres, il ne leur reſtera du Chriſtianiſme, que le Bapteſme, la Meſſe, & vne grande horreur contre Mahomet, car de Theologie ils n'en ont aucunement.

Leur liberté eſt grande dans toute la Perſe; ils ſe peuvent habiller à leur fantaiſie, ce qu'ils ne peuvent faire en Turquie, où les étoffes de prix & la couleur verte leur eſt deffenduë.

Les Armeniens de Iulpha ont cet avantage qu'ils parlent trois Langues naturellement, & pourtant fort differentes, la Perſiene qui eſt celle du païs; la Turque qui eſt pour le commerce, & l'Armeniene qui eſt la maternelle, & celle de la Religion, de laquelle il y en a de deux ſortes; la vulgaire que tout le monde parle, & la literale qui ſert à leur Liturgie, & qui n'eſt ſceuë que par les Eccleſiaſtiques. Il y en a pluſieurs outre cela qui parlent Italien, & meſme François, ſur tout les petits garçons qui le vont apprendre chez les Reverends Peres Ieſuites, qui ont là vne fort jolie Maiſon.

Ces Armeniens ſe ſervoient autres-fois des caracteres Grecs, mais depuis quatre cens ans ils en ont de particuliers, qui s'écrivent de la gauche à la droite comme les noſtres.

Tout l'employ de ces gens, eſt le Négoce qu'ils font par tout le monde. Ils y ſont fort propres à cauſe de leur grande patience à ne ſe point rebuter, & de leur ſanté vigoureuſe qui les fait entreprendre toutes ſortes de voyages, meſme dans la vieilleſſe fort avancée: Si l'ambition ne les avoit point gaſtez, il y en auroit dans Julpha de fort riches. Cette ville eſt gouvernée par vn Juge de leur Religion qu'ils font agréer au Roy.

Si vous voulez paſſer à vn quart de lieuë de Julpha en tirant vers la montagne, vous verrez vn beau village compoſé d'vne longue ruë, il ſe nomme Guebrabad, c'eſt la demeure des Guebres ou Guavres, que l'on dit eſtre les anciens Perſes qui adoroient le feu. Le Roy leur a donné ce lieu pour habiter; les ayans détruits en beaucoup d'autres endroits. Ils

ſont veſtus d'vne étoffe de laine fine de couleur tannée : les habits des hommes ſont de meſme forme que ceux des autres Perſiens, mais celuy des femmes eſt tout different, elles ſortent le viſage deſcouvert, & ſur la teſte vne écharpe fagotée à la négligence, avec vn autre voïle qui leur couvre les épaules, ne reſſemblant pas mal à nos Boemiennes, leur caleçon eſt comme vn haut-de chauſſe de Suiſſe qui leur deſcend ſur les talons : La pluſpart de leurs étoffes ſe fabriquent à Kerman, grande ville du coſté du Midy de la Perſe, où il y a pluſieurs de cette Secte. Ils ſont ſi reſervez à parler de leur Religion, qu'on a de la peine d'en ſçavoir rien d'aſſeuré ; ils n'enterrent pas leurs morts, mais les laiſſent à l'air dans vn enclos. I'ay entré dans quelques-vnes de leurs maiſons, où je n'ay rien veu de particulier, ſinon que les femmes, bien loin de fuir de nous, comme font les autres, eſtoient bien-aiſes de nous voir & de nous parler.

Tous ces peuples, quoy que de Religion differente, vivent en bonne intelligence

dans Spahan, & ſe font faire juſtice ſans qu'on ait égart au Chreſtien ou au Mahometan. Et je vous diray encor que tous ces gens-là, ſont fort ſobres, vivans la pluſpart de ris, de chair de mouton & de fruits qui font ordinairement leur diner ; pour ce qui eſt du ſoir, ils mangent de bonne façon ; leur pain eſt blanc & fait en galette, ils en cuiſent deux fois le jour ; ils dorment à terre ſur des tapis, vn couſſin ſous leur teſte, & envelopez dans vne couverte piquée ; ils n'ayment guéres le travail, car ils vont tard à la beſogne & la quittent de bonne heure.

Je n'ay plus rien à dire d'Hiſpahan, car la Citadelle n'eſt pas grande choſe, & ne ſçauroit paſſer que pour vne maſſe de terre flanquée de quelques tours ; pour la tour des cornes, ce n'eſt qu'vne eſpece de groſſe colomne baſtie de teſtes d'animaux à cornes, que les Perſiens diſent qu'vn de leurs Roys tüa tous dans vne meſme chaſſe ; mais tout cela n'eſt pas fort rare. Il nous faut aller à Schiras pour voir ce qu'il y a de plus curieux dans la Perſe,

& nous faire resver tout nostre saoul sur vn des plus beaux & des plus vieux restes de l'antiquité.

Nous avons dix journées à faire par delà Spahan vers le Midy. On passe à Comeha qui est vne ville composée de plusieurs villages enchaisnez bout à bout pendant vne bonne demie lieuë. Deux jours apres on monte insensiblement dans vne Plaine qui a plus de vingt lieuës, où j'ay trouvé au mois de Juillet que les chaleurs estoient fort mediocres, nonobstant que ce Païs soit vers les trente-deux degrez de latitude; mais si-tost qu'on a descendu vne montagne qui termine cette Plaine, vous retrouvez les grandes chaleurs. Vous voyez encor par le chemin vne petite ville appellée Mayn qui est au bas d'vne montagne, & dont la situation est assez agréable, à cause d'vne petite riviere qui l'arrouse. Quand vous avez fait encor vne journée, vous pouvez sans passer la riviere que l'on croit estre l'Araxes, en quittant vn peu le chemin de Schiras, & vous detournant vers l'Orient, aller

voir ces fameuſes rüines de Tchelminar que nous cherchons, & que l'on croit eſtre des reſtes de l'ancienne Perſepolis. Vous en avez ici vn deſſein, qui vous fera voir aſſez au naturel ce que c'eſt maintenant, lequel j'ay fait ſur le lieu.

On l'appelle Tchelminar, c'eſt à dire quarante Colonnes : ce n'eſt pas qu'il y en ait à preſent ce nombre, car il n'en reſte que dix-neuf, ny qu'il n'y en ait eu davantage: mais c'eſt ſans doute que les Perſes, ne luy trouvans pas d'autre nom ancien, & voyant dans ce temps-là quarante colomnes debout, l'ont appellé ainſi.

Il eſt ſitué au pied d'vne grande montagne fort aride, dans le coſté d'vne grande Plaine de cinq ou ſix lieuës de large, & de douze ou quinze de long, entre-coupée de quantité d'eaux qui la rendent bonne pour les paſturages.

Pietro Della-Valle qui l'a veu bien plus entier qu'il n'eſt à preſent, l'a fort bien décrit, & meſme l'avoit fait déſſiner par vn Peintre qui le ſuivoit par tout. Ces

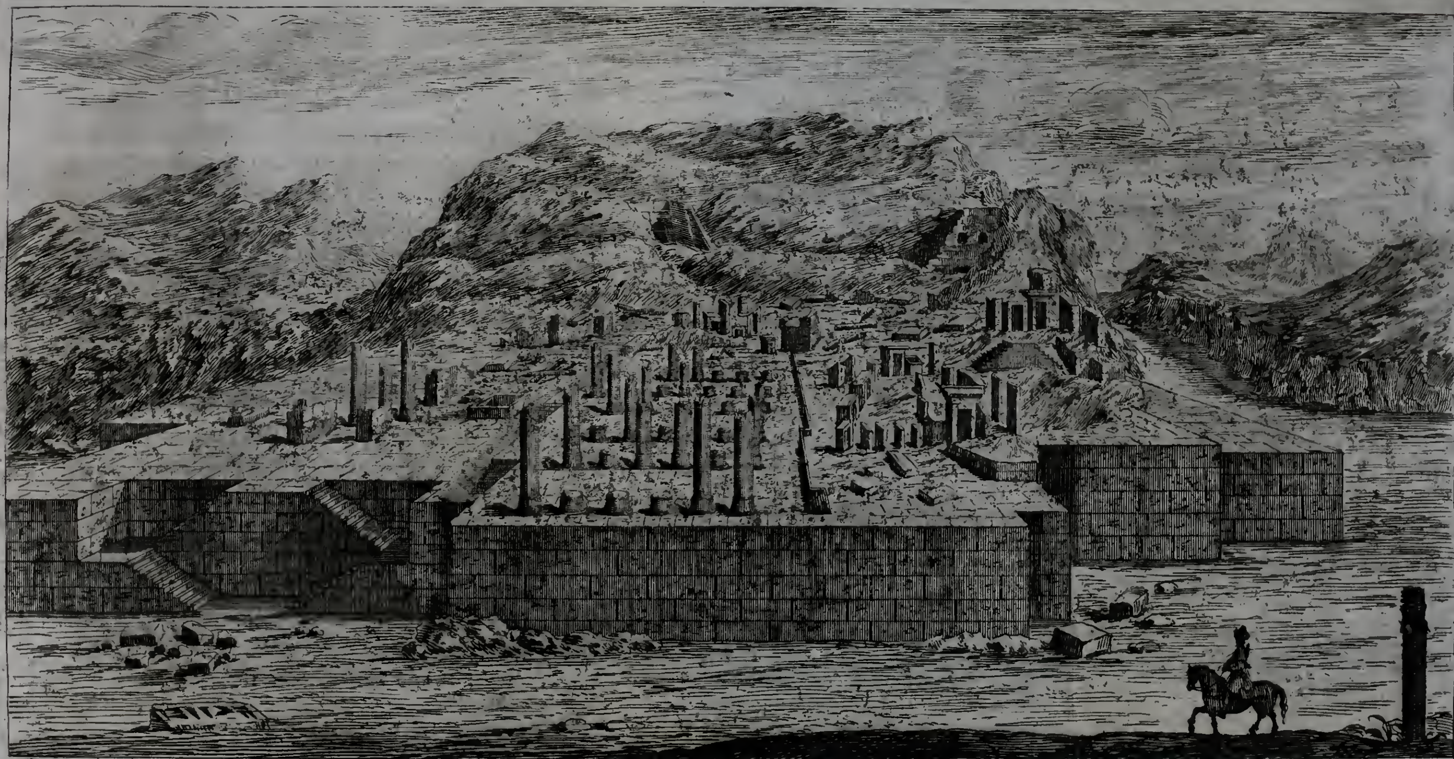
desseins n'ont pourtant point paru. Depuis ce temps-là les Gouverneurs de Schiras qui estoient obligez de traiter plusieurs grands Seigneurs que la curiosité y menoit, en ont fait rüiner sourdement vne bonne partie, pour éviter ces visites. Je ne laisseray pas pourtant de joindre au dessein que je vous donne, vne description de la chose comme je l'ay veuë.

En y allant donc du village qui est à vn quart de lieuë en deça, on voit vne grande Plate-forme ellevée de plus de vingt pieds, qui s'avançant depuis le bas de la montagne qui est à l'Orient, environ trois cent pas, fait vne face de cinq cent.

La figure n'en est pas reguliere, ayant des Angles qui s'avancent, & d'autres qui se retirent, principalement sur les aisles; la hauteur non plus n'est pas égale, sur tout du costé de la main droite, où il y a vne grande place bien plus basse que les autres.

Toute cette Plate-forme est bastie de prodigieuses pierres polies comme le verre, &

fol 56



Daulier, Deslandes. del. J. S. f. A.P.

Tchelminar, ou les Ruines de l'ancienne Persepolis

re, & jointes à la façon des anciens bâtimens Romains : en plusieurs endroits le roc sert de fondement : les colomnes & la porte sont de marbre blanc, toutes les autres pierres sont d'un gris obscur, polies & dures comme le marbre.

La face de cette Plate-forme a trois parties, vne au milieu qui s'avance plus de quinze pieds plus que les autres, qui a bien cent cinquante pas de long; celle de main droite d'environ cinquante ou soixante pas; celle de main gauche, qui a le reste de l'estenduë, & dans laquelle vous voyez deux magnifiques escaliers, où dix personnes peuvent monter de front, qui vous conduisent par vn chemin opposé l'vn à l'autre, à la porte du bastiment qui estoit sur cette Plate-forme. Le haut de cette porte est rompu, les costez sont d'vne pierre de plus de quinze pieds de haut, & si grosse que vous voyez en dedans, taillée en bas relief vne figure de beste qui ressemble à vn élephant; elle est fort rüinée. Apres cela on rencontre tout de suitte deux colomnes de front restées

de quatre ; & puis comme vne autre porte de mesme façon que la premiere , où sont taillez deux animaux avec des aisles, aussi grands que les autres , & fort mangez ; leur teste est opposée à celle des premiers , & tournée vers la montagne. On voit tout proche à main droite vn grand bassin quarré tout d'vne pierre, de quelques quinze pieds de large , & trois ou quatre de profondeur ; il n'y a pas d'autres choses à voir dans ce costé-là.

Détournant à main droite, à vingt ou trente pas , vous montez par deux escaliers opposez , & dont les costez sont ornez de bas reliefs sur la Plate-forme du milieu ; vous y trouvez d'abord vne colomne, qui je pense , estoit accompagnée de sept autres, quatre de front : elle est d'vn ordre assez extraordinaire , aussi bien que quantité d'autres que l'on voit par apres. Quelque mazure qui reste , semble diviser cette partie d'avec l'autre, où vous trouvez vn grand quarré qui m'a paru avoit esté de trente-six colomnes, six de face ; les deux rangs qui regardent la campagne , & les

deux qui ſont vers la Montagne, ſont des colomnes ordinaires & canelées; les deux du milieu ſont encor canelées, mais differentes, à cauſe de leurs doubles chapiteaux: ces deux premieres qui ſont à l'entrée, & l'autre qui eſt ſeule, ſont, de meſme façon, & vous en avez le deſſein dans la Planche I. figure 1. Les baſes ſemblent avoir eſté rondes.

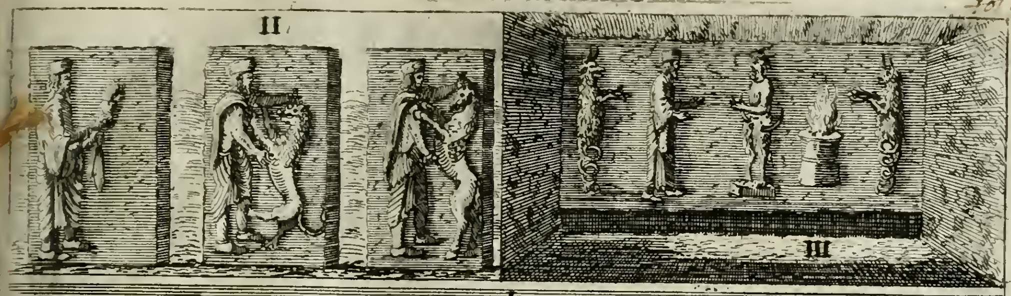
Ces colomnes ont de groſſeur plus de deux braſſes, & cinq ou ſix de haut, & de diſtance entr'elles huit ou dix pieds: il y a apparance, par quelques reſtes de figures qu'on voit au deſſus, qu'elles ne ſervoient qu'à ſoutenir des Idoles, & non pas aucun édifice.

Pourſuivant à main droite, & montant dix ou douze degrez, vous voyez les rüines de quelques chambres, qui ne ſont point couvertes, & ne peuvent l'avoir eſté que de charpente: les murailles en ſont faites de grandes pierres griſes, épaiſſes de deux pieds, larges de trois ou quatre, & hautes de dix ou douze, plantées de bout les vnes contre les autres; la terre

qui s'eſt éboulée par tout, empeſche de voir comment elles tiennent. Il y a pluſieurs portes vis-à-vis les vnes des autres, & pluſieurs feneſtres auſſi percées dans ces pierres ; les portes ne ſont faites que de trois pierres, & dans les jambages en dedans, vous y voyez des bas reliefs à grandeur naturelle. Planche premiere, figure 2.

Audevant de ces chambres on remarque vne Plate forme d'environ vingt pieds en quarré, où l'on voit les veſtiges de pluſieurs petites colomnes.

On trouve encor vers la montagne, de beaux reſtes de ſemblables chambres, avec quantité de ces bas reliefs, dont les Hiſtoires ſeroient bien curieuſes ; le roc qui ſert de fondement en cet endroit eſtant fort haut, on y a taillé vn eſcalier par lequel on deſcend ſur cette partie qui eſt la plus baſſe ; on y voit là vne eſpece de porte taillée dans ce roc, qui ſemble donner entrée ſoubs cette grande machine, mais elle eſt ſi bien fermée & rejointe qu'il n'y paroiſt preſque rien ; les



Figures de Tehelminar



Kademgha proche de Schiras

gens du Païs disent, sans le sçavoir pourtant, qu'il y a quelque chose de fort beau soubs cet édifice.

Quand vous estes remonté, il faut aller derriere le grand quarré de colomnes, & vis à-vis vous y verrez les rüine d'vn beau bastiment, dont les parois, les portes & les fenestres sont ornées d'vne infinité de figures & de caracteres bien grands mais d'vne façon extraordinaire, comme vous pouvez voir dans la Planche I. figure 2. On pourroit faire vn volume de qu'il y en a. Il paroist encor à plusieurs de ces caracteres qu'ils ont esté dorez. Il y a encor des restes de plusieurs canaux qui portoient les eaux necessaires, & qui sont secs à present, les sources estant perduës: Enfin on y trouve vne confusion de belles rüines, qui suggerent mille plus belles imaginations; & laissent vn chagrin de voir des choses si dignes d'vne plus longue durée, perir plustost par la negligence & la malice de ces peuples, que par la suite des milliers d'années qui les avoient beaucoup épargnées.

Dans la Montagne, à deux ou trois cens pas derriere cét édifice, il y a deux caves taillées dans le roc & peu profondes, il faut que c'ait esté deux Sepulchres: audessus de l'entrée se voyent taillées dans la roche quelques figures, comme d'un homme qui tient un arc & sacrifie à un Idole qui ressemble un Satyre, vous en avez le dessein à la Planche III.

Je croy qu'en ce lieu il y a plus de deux mille de ces bas reliefs, & comme la terre a esté remuée, il y en a grande partie qui ne montrent plus que la teste: la pluspart de leurs habillements sont longs, les manches larges, les souliers à peu pres comme les nostres, de petites toques, les unes plates, les autres en calotte, la barbe & les cheveux longs. I'y ay veu une figure assise dans une chaise, de mesme maniere que les nostres, à la Planche I. figure 4.

Au reste, ce lieu est à mon avis vn des plus beaux restes de l'antiquité, tout y est magnifique, la structure, l'ordre & la grandeur du bastiment, & des pierres, &

ce prodigieux nombre de figures, qui quoy qu'elles ne ſoyent pas taillées avec l'art des anciens Romains, peuvent pourtant paſſer pour belles ; l'architecture eſt extraordinaire, & ne ſe rapporte point aux ordres de la noſtre.

Pluſieurs diſent que ce baſtiment a eſté un Palais de Darius ; mais le Reverand Pere Raphael Capucin qui demeure dans le païs il y a plus de vingt cinq ans, & qui pour ſa grande ſcience, a la converſation des plus ſçavans, & des plus grands du Royaume, m'a dit qu'vn homme fort docte qui faiſoit les Annales de la Perſe, l'avoit aſſeuré que c'eſtoit un ouvrage d'Aſſuerus, & vray-ſemblablement vn Temple ; car la plus part des figures ne ſont que repreſentations de Sacrifices, ou d'hommes qui ſe battent contre des animaux Planche II.

Si nos Antiquaires & Dechifreurs vouloient ſe donner la peine d'y aller, ils trouveroient là bien autant à deviner que dans les Obeliſques d'Egypte, mais principalement dans ces caracteres qui ne ſont

plus connus de perſonne. A cinq cent pas de cét édifice, à main droite dans la campagne, vous voyez encor vne colomne debout parmy des mazures; & à deux lieuës delà à main gauche, il y en a trois que l'on croit avoir ſervi à vne des portes de la ville de Perſepolis, ſuppoſé qu'elle aït eſté là.

Si on avoit bien du loiſir & bonne eſcorte pour ſe garantir des Arabes qui ſont tousjours au guet dans ce païs qui eſt fort deſert, on trouveroit quelqu'autre choſe curieuſe parmy ces rochers & dans cette Pleine. Si pourtant les villes eſtoient autresfois baſties de terres, comme elles le ſont à preſent, ce ne ſeroit pas merveille qu'il n'en parut plus aucun veſtige, puis que ſi on les abandonnoit, huit jours de pluyes les pourroient réduire en bouë, & autant de Soleil apres, en pouſſiere.

Vous pouvez encor voir à vne lieuë & demie de Tchelminar, en tirant au Nord parmy les montagnes, vne grande quantité d'autres bas reliefs taillés dans la roche meſme, qui eſt fort dure & fort polie,

où

où l'on voit vne eſpece de façade de Temple ou de Sepulchre, dans lequel on ne pourroit entrer que par vne feneſtre à la hauteur de trente ou quarante pieds, car il n'y paroiſt aucune porte.

Les Perſes appellent ce lieu Nakch-Rouſtan, qui veut dire peintures de Rouſtan, leur ancien Heros, qu'ils croyent autheur de toutes ces belles choſes. La fiévre qui me tourmentoit dans le temps que je fus à Tchelminar, m'empeſcha de voir cét autre lieu, où j'aurois deſſiné quelque choſe; mais j'en appris ce que je vous en ay dit, de la bouche de feu Monſieur Thevenot avec qui j'eſtois dans ce voyage. Je ne dois point taire ici pour reconnoiſſance de ſon amitié, & pour l'honneur deû à ſa mémoire, que c'eſtoit vn homme, qui n'eſtant pas content du beau livre qu'il a fait de ſes voyages du Levant, avoit eſté pouſſé par cette noble ambition de voir les païs les plus éloignez, pour entreprendre le voyage des Indes Orientales, qu'il a fait: mais il mourut à ſon retour il y a trois ou quatre ans dans vn méchant vil-

lage nommé Miana, proche de Tauris: Les curieux le doivent bien regretter, car c'estoit vn veritable Voyageur, vertueux & sçavant.

Nous quitames enfin Tchelminar avec regret de n'y pouvoir pas rester plus long-temps, & fumes a Schiras, qui est à douze lieuës de là, avec le Reverend Pere Athanase, François de Nation, & Superieur de la Maison des Carmes Deschaux, qui sont en cette ville là, lequel me dit que lors qu'il vint de Bagdat à Spahan, par un autre chemin que l'ordinaire, qui est celuy d'Hamadan, il avoit veu aupres d'une montagne, une ruïne presque de mesme maniere que celle de Tchelminar.

Il faut donc voir Schiras, & son entrée du costé d'Hispahan, est veritablement quelque chose de beau : car en passant par le détroit de deux montagnes qui ne sont pas éloignées de cinq cent pas l'une de l'autre, la veuë que l'on a de la ville qui est en bas dans la plaine, à demy quart de lieuë de là, fait une perspective des plus belles que j'aye jamais veuë, vous



A. Daulier, Deslandes, delin. *Veuë de la Ville de Schiras en Perse, en venant d'Hispahan.* J. S. f. A.P.

en jugerez par la repreſentation que vous en avez ici.

On entre par une porte aſſez magnifique, à coſté de laquelle un torrent fait une caſcade par deſſus une chauſſée de pierre; le plus ſouvent il n'y a pas d'eau. Cette porte vous donne entrée dans une grande ruë, aux deux coſtez de laquelle ſont des Jardins. Elle a plus de trente pieds de large, & plus de mille de long, & va en deſcendant aſſez doucement ſe terminer dans la ville.

Environ à la moitié de cette ruë, on trouve vn eſtang quarré de plus de quarante pas de large, bordé de fort belles pierres, & à gauche une magnifique Moſquée.

Cette ville eſt aſſez grande, mais bien décheuë de la ſplendeur où elle eſtoit du temps d'Imamkoulikan qui en eſtoit Gouverneur, & qui quoy que vaſſal du Roy de Perſe, eſtoit preſqu'auſſi puiſſant que luy, ce qui donna de la jalouſie à Schahſefi ſon Roy, qui le fit tüer à la chaſſe. Depuis ce temps-là, on n'y a plus mis de Kam ou

Gouverneur, mais vn Vizir, qui eſt neantmoins vn grand Seigneur. L'air de cette ville eſt-tres bon, la ſitüation belle, dans vne plaine qui a plus de trois journées de long, mais pas plus de quatre ou cinq lieuës de large au droit de Schiras, où elle eſt fort fertile à cauſe des eaux.

La nouriture y eſt bonne, le pain fort blanc, le vin tel que nous avons desja dit; on n'y reſſent preſque point d'Hyver, ceux qui vont aux Indes doivent faire proviſion de vin dans cette ville, non ſeulement à cauſe de ſon excellence, mais à cauſe qu'il ne s'en trouve plus du tout plus avant, & que celuy-là ſe conſerve fort long-temps, on y fait encor grand traficq d'eau-roſe dont il y a grande abondance.

Il y a deux ou trois Bazards aſſez bien baſtis où l'eau coule par le milieu dans de petits canaux: il y a auſſi de fort belles verreries, & je n'ay point veu lieu où l'on faſſe de ſi grandes bouteilles, car on y en trouve qui tiennent plus de quarante pintes.

Les Armeniens ont quelques familles habituées dans cette ville, & j'y ay veu des pa-

rents de lafemme de Pietro Della Valle, il y a beaucoup de Juifs qui ſont marquez ſur l'eſtomac, d'vne petite piece de couleur differante de leur habit.

La Maiſon que les Reverends Pere sCarmes y ont, y eſt aſſez jolie, il y a plus de ſoixante ans qu'ils en ſont en poſſeſſion; de deux ou trois Religieux qui y ſont d'ordinaire, il y en a tousjours quelqu'un de François.

On remarque à Schiras, à ce que l'on m'a dit, que l'eau hauſſe dans les puits pendant trente ans, quelquesfois juſques au haut, & puis décend pendant trente autres années.

Les environs de Schiras ſont aſſez beaux, ce ne ſont que jardins, dont il y en a trois ou quatre fort grands qui appartenoient aux anciens Gouverneurs, mais comme ils ne ſont pas entretenus, ils ſont tout en deſordre, je ne croy pas qu'il y ait lieu au monde où il y ait tant & de ſi gros cyprez, plantez en belle ordonnance, & entre-coupez de planes, & arrouſez de pluſieurs ruiſſeaux; nous allions les matins tüer des pi-

geons & des tourterelles qui y ſont en quantité; dans l'vn des ces jardins au bout d'vne grande allée, vous y voyez vn eſtang de plus de ſoixante pas en quarré, l'eau y deſcend par vne caſcade aſſez bien taillée dans la roche prochaine qui eſt vn peu élevée, & ſur laquelle eſt vne petite maiſon ed plaiſance, qui a eſté autrefois fort mignonne, & dont la veuë eſt tres-agréable, à preſent elle eſt rüinée.

En entrant à Schiras, à main gauche, on voit ſur la montagne, quelquespetits dômes eſlevez ſur quatre piliers; ce ſont des Sepulchres. Mais le plus magnifique eſt à un quart de lieuë de la ville dans un vallon. Il y a une belle Moſquée avec de grands baſtimens faits pour un College, tout cela va en ruïne. Proche de là, on deſcend par un eſcalier dans un puy fort large, au bas duquel il y a un baſſin où le poiſſon fourmille, tant il y en a. On n'oſeroit y toucher à cauſe qu'ils l'ont conſacré à Cheik Saadi, qui eſt enterré dans la Moſquée voiſine, & qui a eſté le plus fameux de leurs Poëtes.

Un peu par delà vous avez sur un haut rocher les restes d'un vieux Chasteau, & un puy quarré, qui apparemment décend jusques au niveau de la plaine. Il est taillé dans le roc qui est fort dur, & a dix ou douze pieds en quarré. On nous dit qu'autrefois on y jettoit les femmes adulteres, les pigeons y nichent à present dedans.

A deux lieuës de Schiras, au long de la montagne, tirant vers le levant, vous pouvez voir un lieu fort aggreable pour les sources d'une excellente eau poissonneuse, & un boccage fort frais. C'est dans le recoin d'un rocher, & les Perses appellent cela Kademgha. Il y a quatre figures taillées en bas relief dans le roc. Deux sont dans un mesme quadre, & deux autres separées, il y en a une de femme, & les trois autres d'hommes ; le temps les a fort mangées: elles sont comme je croy, du temps & des Ouvriers de celles de Tcheminar. Je les ay fait graver avec le petit païsage, afin que vous vissiez ce que c'est.

En retournant à Schiras, sur la droite,

un peu à l'écart, vous trouvez une petite coline pierreuſe, ſur le haut de laquelle vous voyez trois Portes, du reſte de quatre, vis à vis l'une de l'autre. Elles ont plus de dix pieds de haut, & quatre de large ; faites de trois pierres griſes auſſi luiſantes que le marbre. Dans les jambages de ces portes, ſont taillées des figures, dont les teſtes ont eſté gaſtées par les Mahometans. Il y en a deux de chaque poſture à chaque porte en dedans. Leur habillement eſt long ; les unes portent dans une main un vaſe quarré, plat, pendant à une anſe, dans l'autre une eſpece de flambeau. D'autres ont comme un cœur enflammé dans une main, & dans l'autre une maniere de mouchoir plié & pendant. Il y a encor quelques pierres aux coſtez de ces portes, qui faiſoient l'enceinte de ce quarré, qui n'eſt pas de plus de vingt pas, de long, ſur quinze de large ; dans le bas de ces pierres vous voyez de petites figures portans des lances toutes droites & qui ſemblent aller en proceſſion. Au milieu de tout cela eſtoit un baſſin de pierre,

pierre, de dix ou douze pieds en quarré, & tout autour vous avez quelques ruïnes de cisternes & d'autres bastimens. Les Perses appellent ce lieu, la Mosquée de la mere de Salomon, & y vont en devotion au Beyran du Sacrifice, qui est une de leurs Festes. Ces figures sont de mesme temps, & mesmes Ouvriers que les precedentes.

Je ne conseillerois pas de passer outre, à ceux qui ne veulent voir en Perse que les beautez de ce Royaume, car je n'en connois pas d'autres, au moins qui en vallent la peine ; neantmoins, quand ce ne seroit que pour dire, qu'on y a esté, voyons Laar, & le Bandar.

La ville de Laar, est par delà Schiras, cinq ou six journées vers le Midy, presqu'aussi grande, mais pas si belle. Le terroir est sablonneux, & l'air fort chaud ; ses bazards sont assez jolis. Il n'y a pas d'autre eau que de cisterne, dont il y en a grand nombre ; & non seulement à Laar il faut boire de cette eau, mais méme depuis une journée au delà de Schiras, jus-

ques au Bandar, vous n'en trouvez pas d'autre que de ſalée, car la terre eſt tellement meſlée de ſel, que les rivieres douces qui viennent d'ailleurs, en y paſſant deviennent ſalées.

Vous avez cinq journées juſques au Bandar Abaſſy, par un pays pierreux & ſablonneux, où il n'y a gueres d'ombre, on y trouve pourtant quelques Palmiers, des Tamaris, & des Lentiſques. Les chaleurs y ſont continuelles & inſupportables, & quelquefois on y ſent, principalement au mois de Juillet & Aouſt, un vent que les Arabes nomment Samiel, vent de poiſon; & les Perſes Bad Sambour; ce vent étouffe en un inſtant par ſa chaleur & ſon venin, ceux qui le reſpirent. Ils diſent que pour s'en garentir quand on s'en apperçoit, car on l'entend ſiffler de loin; il faut ſe jetter à terre, & ſe couvrir la teſte avec des hardes moüillées; ils ont apris ce remede, de ce qu'ils ont entendu, que ſur le Tigre, en allant de Mouzoul à Bagdat, où ce vent regne dans les mois ſuſdits, il tuë bien ceux qui marchent ſur le rivage, mais non

pas ceux qui ſont embarquez deſſus : Vous en croirez ce que vous voudrez, ainſi que de tout le reſte.

Le Bandar Abaſſy ou Gomron, eſt le Port le plus frequenté de la Perſe, car le Congue qui eſt à trois journées delà, n'eſt pas grande choſe. Il y a pourtant Balſerat où ſe fait grand negoce, & le Bandar Rik, qui n'en fait pas beaucoup.

Il a eſté bâty des ruines d'Ormus, qui eſtoit cette ville ſi fameuſe autrefois, dans une petite Iſle du meſme nom à deux lieuës en mer, tout vis-à-vis, où a preſent il n'y a plus qu'un méchant Chaſteau & peu de garniſon. Le negoce s'y fait, à cauſe que l'abord des Indes y a attiré aſſez de monde pour y faire un gros village. Les deux plus belles maiſons ſont tenuës par les Hollandois & Anglois, qui y ont leurs Contoirs : La Compagnie de France y en a auſſi à preſent une.

L'air y eſt tres-mal ſain, les chaleurs inſuportables, les eaux de ciſterne, & on les va querir à deux lieuës delà, car celles du lieu ne valent rien, & ſont ſalées.

Il y a peu de perſonnes qui puiſſent reſter au Bandar les quatres mois, Juin, Juillet, Aouſt, & Septembre, mais on ſe retire ou à Laar, ou dans la Montagne en deça.

C'eſt pourquoy, comme je n'ay plus rien à vous dire de la Perſe, à moins que vous ne vouliez voir les Indes avec d'autre guide que moy, qui n'y ay point paſſé, il vaut mieux retourner en Europe.

Vous pourriez prendre le chemin de Balſerat, & vous mettre-là ſous la conduite de quelqu'Arabe, qui vous faiſant paſſer le deſert en vingt jours avec bien de la fatigue, vous rendroit à Alep, & ce ſeroit bien le plus court.

Ou bien ſans paſſer le deſert qui eſt fort chagrinant, à cauſe du riſque que l'on court de ſouffrir la ſoif, ſi celuy qui vous ſert de pilote ne rencontre les puits, qui ne ſont pas fort pres à pres; il faudroit paſſer à Bagdat, delà à Mouſoul, à Orpha, à Alep, puis à Alexandrette, où les navires vous prennent pour vous porter en Chrétienté.

Pour moy je ſuis revenu ſur mes pas, & ſi vous me ſuivez je vous feray courir la poſte par livre, car je ne le puis pas autrement, n'y en ayant point d'eſtablies que pour les Courriers du Roy, encore ſont elles ſi mal garnies, que les Couriers prennent les chevaux des premiers Marchands & voyageurs, qu'ils trouvent ſur leurs routes.

Je retournay donc à Schiras, puis à Spahan, d'où il y a encore route fort commode par Hamadan pour Bagdat; je pris celle de Tauris, & comme je voulois voir Conſtantinople, je laiſſay quelques camarades aller par Diarbeker à Alep, qui eſt encor un chemin fort ordinaire: je repaſſay à Erivan, à Erzeron, à Tocat, où je laiſſay le chemin de Smirne à main gauche, je fus à Amaſia grande ville entre les Montagnes, coſtoyay la Mer noire, paſſay à Bolis, à Iſmid qui eſt l'anciene Nicomedie, ſur l'extremité d'un Golphe, & au bout de ſoixante-dix journées à bien marcher, je me rendis à Conſtantinople, dont je n'oſerois vous rien dire apres tant de belles

& amples deſcriptions que vous en avez, ſi ce n'eſt que quand on voudroit faire par artifice une excellente ſituation pour une ville, on ne pourroit pas y reüſſir mieux que la nature a fait pour celle-là.

La ville eſt auſſi grande que Paris, y compris Galata, & baſtie en amphitheatre. Mais oſtez les Moſquées qui ſont tres-belles, les autres baſtimens ne ſont point beaux, & les ruës ſont eſtroites. Je ne ſçay rien du Serrail ſi ce n'eſt qu'il eſt fort grand, & que la veuë en eſt merveilleuſe. Le Port eſt admirable, les vaiſſeaux y ſont en toute ſeureté, & s'y peuvent ranger en grand nombre. J'y vis le démeſlé de Monſieur de la Haye noſtre Ambaſſadeur, avec le Grand Vizir, duquel il eut bonne raiſon, malgré toute ſa fierté. Apres cinq ſemaines de ſejour, je partis pour Smyrne; j'aurois peû m'embarquer dans un vaiſſeau du Roy, qui avoit amené Monſieur l'Ambaſſadeur de France, mais eſtant obligé de repaſſer à Smirne, je me mis en la compagnie du Conſul François de cette Ville, & de ſept ou huit Marchands avec qui j'eus

ma part de la peur de faire naufrage en paſſant le Golfe d'Iſmid. Je ne demeuray qu'un mois à Smyrne, où je ſçeus que quelques jours devant noſtre arrivée, il en eſtoit party pour Conſtantinople, où ſon malheur l'attiroit, un certain Juif grand fourbe, qui avoit tellement ſeduit les autres Juifs, qu'il ſe faiſoit paſſer pour leur Meſſie. Il uſa pendant trois mois pour cét effet, de mille artifices, & peut-eſtre de preſtiges auſſi; & enfin comme j'ay appris par une lettre que j'ay receuë d'un de mes amis de Conſtantinople, quand il y fut, le Grand Seigneur le fit venir devant luy, pour ſçavoir qui il eſtoit; il fut ſi impudent qu'il dit qu'il eſtoit le Roy des Juifs: mais le Grand Seigneur luy ayant fait commandement de ſe faire Turc à l'inſtant, ou de ſe reſoudre à mourir cruellement, le lâche coquin ſe fit Turc. Je ne ſçay ce qu'il eſt devenu depuis.

On peſche à Smirne dans la mer, une certaine grande coquille de la figure des moulles, mais longue d'un empan, d'un bout de laquelle pend une eſpece de bar-

be ou de mouſſe; laquelle eſtant lavée eſt de couleur de terre d'ombre, & comme un petit eſcheveau de ſoye, long comme le doit, cette ſoye eſt fine & luiſante au poſſible, on la peut filer, & je ſçay qu'on en a fait des bas qui ont eſté vendus cinquante écus la paire.

Devant que quitter l'Aſie, je diray à la confuſion des Chrétiens de ce pays-là, & de celuy-cy, que les Mahometans ſont merveilleuſement unis enſemble, qu'ils ont une telle eſtime de leur Religion, qu'ils n'en peuvent avoir une veritable pour ceux qui ne la ſuivent pas. La ſubordination y eſt fort bien gardée parmy les Officiers; & l'on n'y parle point de conflics de Juriſdiction, car tout y eſt reglé ſous des peines cruelles, & les Grands meſmes n'ont pas de querelles pour les preſſéances. On y a grand reſpect pour les vieillards, qui accordent fort ſouvent les differends ſur le champ, & cela empéche beaucoup de procez, d'où il arrive que les Juges n'ayant pas beaucoup à gagner de ce coſté là, ont ſouvent recours aux fourbes pour griveler,

& ſur tout ceux qui ſont éloignez de la Porte ; mais malheur à eux quand ils ſont découverts.

Je ne pouvois pas trouver vne plus heureuſe Sauvegarde que celle de l'ENFANT JESVS, dont le Vaiſſeau qui me paſſa en Europe, portoit le nom, auſſi nonobſtant que nous fuſſions ſans deffence, & que nous euſſions à craindre les Corſaires de Tripoli, & les Anglois contre qui nous avion guerre, nous touchâmes à Malte; & apres trente-ſept jours d'vne heureuſe navigation, j'arrivay à Marſeille le ſixiéme Avril 1666. apres deux ans & demy de voyage, & delà à quelque temps je revins à Paris, où je mettray fin, s'il vous plaiſt, à mon Voyage, & à ma Relation, apres vous avoir tres-humblement remercié de l'honneur que vous m'avez fait de la lire.

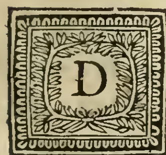
FIN.

AVIS DV LIBRAIRE.

MESSIEVRS, encor vn moment de patience, je vous veux faire part des Avantures d'vn autre Voyageur, & je m'asſure que vous avouërez qu'elles ſont dignes de la curioſité des honneſtes gens, & qu'elles meritent d'eſtre leuës. Celuy qui me les commnniqua il y a quelques jours, n'en avoit fait le diſcours que pour garder dans ſon cabinet : mais ce qu'il contient m'a paru ſi beau, que j'ay fait en ſorte de l'obtenir de luy, pour le donner au Public ; & l'occaſion ne s'en pouuoit rencontrer plus favorable, les voyageurs eſtants tousjours bien-aiſés d'aller en compagnie, comme me l'a témoigné l'Autheur de la Relation que vous venez delire, qui bien loin d'eſtre fâché que j'aye joint cecy à ſon Ouvrage, ſera tres-content, que dans ces Avantures bizarres, vous trouviez vn nouveau divertiſſement.



LES AVANTURES DE L. M. PILOTTE REAL DES GALERES DE FRANCE.


V temps que le Roy estoit en Provence, vn Officier de la feuë Reyne Mere, se promenant dans la Place principale d'Arles, où la Cour estoit alors, aperceut vn homme qui par son habit de Matelot, ses

cheveux courts, ſa grande mouſtache & ſon teint bazané, luy fit juger qu'il n'eſtoit ny de la ville ny de la Cour. De la maniére qu'il obſervoit tout ceux qui ſe promenoient, il ſembloit chercher s'il n'en connoiſtroit point quelqu'vn, ce qui fit que cét Officier s'apliquant d'avantage à le conſiderer, ſe figura l'avoir veu en quelque lieu, & de fait, l'ayant abordé il luy demanda s'il n'avoit point eſté en Barbarie? Pluſieurs fois, luy répondit l'Inconû: mais vous même, pourſuivit-il, ne vous ay-je point veu à Tunis? En ce moment, le ton de la voix & quelques traits du viſage luy firent reconnoiſtre que c'eſtoit le Capitaine Marot, avec qui il avoit demeuré quelque temps chez le Conſul de Tunis, il y avoit environ huit ans. Apres les ambraſſades reciproques, l'Officier ayant ſceu de luy qu'il eſtoit venu de Rome à Arles, avec Lettres de recommandation du Cardinal Anthoine, vers le Cardinal Mazarin, pour tâcher d'obtenir la charge de Pilotte Real des Galéres, creût qu'il devoit l'aſſiſter en ce qu'il

pourroit, ſur tout luy donner des connoiſſances, & des habitudes en une Cour où il ne ſçavoit à qui s'adreſſer pour eſtre introduit : & comme il ſe ſouvenoit que Marot luy avoit autres-fois fait le recit de ſes avantures extraordinaires, il ne douta point que ce ne fuſt un moyen tres-propre pour ſe concilier les eſprits de ceux dont il pourroit avoir beſoin ; cela l'obligea de le mener diſner à l'Office des Valets de Chambre de la Reyne, où il le preſenta à la Compagnie comme un de ſes plus intimes, & qui meritoit d'eſtre ſecouru, en l'extremité, où ſon courage & les traverſes de ſa vie l'avoient jetté. Tous luy firent fort bon accuëil, & piquez de curioſité luy faiſoient plus de queſtions qu'il n'en pouvoit vuider ſur le champ, ce qui fit que pour ſatisfaire en meſme-temps toute la trouppe, ſi-toſt qu'on eût dîné il raconta ſon hiſtoire à peu prés en ces termes.

Je ſuis de cette Province, né en la ville de la Ciotat, de parents qui ont eu plus d'honneur en partage que de biens de for-

tune. Comme la mer a toûjours esté mon inclination, je n'avois pas plus de dix à douze ans, lorsque j'y fis mon premier voyage qui fut à Alexandrette, sur une polacque de la Ciotat. Apres avoir servy plusieurs années de Moussy, c'est à dire de petit valet du vaisseau, considerant le peu de biens qui estoient dans la maison paternelle, je pris resolution de tascher d'en gagner à la mer, qui comme vous sçavez, Messieurs, est le veritable theatre de la fortune ; & parceque pour se rendre capable des bons emplois, il faut commencer par ceux qui sont les plus bas, & les plus laborieux, je me mis matelot sur un vaisseau qui faisoit voile pour Alexandrie.

Ce voyage fut suivy de plusieurs autres, la pluspart heureux, en sorte que j'avois déja dequoy former quelque petit establissement de traficq, en ce que j'avois chargé sur une polacque qui retournoit d'Alexandrette en France. Nous y estions environ trente hommes tant matelots que passagers; nostre navigation fut assez heu-

reuſe juſqu'à Malthe, où nous donnâmes fond ; là le Chevalier de Bois-Baudrand voulant s'en retourner en France s'embarqua avec nous. Pourſuivant noſtre route fort agreablement, nous apperçeuſmes un matin quatre voilles qui nous donnoient chaſſe, nous n'eſtions qu'à quatre lieuës d'une petite Iſle d'Affrique nommée la Pantellerie, où la diſpoſition du temps nous eſtoit ſi contraire, & ſi favorable à nos pourſuivans, que quoy que nous fuſſions en calme ils avoient fort bon vent, de maniere qu'ils nous aprocherent à la portée du canon en moins de deux heures. Les ayants reconnus pour Corſaires de Tunis, nous nous diſpoſâmes au combat, nonobſtant l'inégalité de nos forces, & prîmes tous reſolution de perdre pluſtoſt la vie que la liberté. Ils nous envelope-rent d'abord & nous tirerent tant de canonnades, qu'apres environ dix heures de combat, grand nombre de morts, noſtre vaiſſeau preſque tout démaſté, & preſt de couler à fonds, ils nous accrocherent enfin & s'en rendirent les Maiſtres. Comme

je voyois que la furie de l'abord eſtoit grande & que les Turcs quoy que déja Patrons du vaiſſeau, mal-traittoient de baſtonnades les premiers Chreſtiens qu'ils rencontroient ſous leur main, je montay promptement au haut du trinquet qui eſtoit demeuré, & laiſſay paſſer plus de demy heure, ſans qu'ils s'aperçeuſſent que j'y eſtois. Voyant que tout eſtoit apaiſé, & que l'on commençoit à vouloir remedier au deſordre du navire, je me mis en devoir de travailler, & ayant entendu que pluſieurs appelloient le Commandant Mouſtafa Raiz, je m'adreſſay auſſi à luy, & l'appellant par le meſme nom je luy demanday s'il luy plaiſoit que je fiſſe telle & telle choſe. Or je ſçavois bien que cela eſtoit convenable de faire pour lors; ſi bien qu'il me dit, fais, fais promptement. J'en uſay de la ſorte afin que ne me trouvant ſous leurs mains qu'apres que la furie ſeroit paſſée, & que je me ſerois fait connoiſtre à eux, & les aurois adoucis par quelque petit ſervice, j'evitaſſe les baſtonnades que je craignois tant. Cela me reüſſit ſi bien que je fus quaſi le ſeul exempt
de

de ce traitement barbare. Apres que nous eusmes esté mis à la chaisne, le Vaisseau Turc & la Prise firent voile vers Tunis, où si-tost que nous fûmes arrivez, on nous partagea aux interessez à l'Armement du Vaisseau Corsaire. Le Bassa me choisit pour son droit, & m'envoya dans vn lieu appellé Bain, qui est comme vn petit Cloistre, où il tenoit quantité d'Esclaves; j'y trouvay quelques-vns de mes camarades, & comme j'avois l'avantage d'estre fort connu, quelques Marchands Provençaux qui estoient à Tunis, ayant sceu ma disgrace me vinrent voir, & vn d'entr'eux me presta sept à huit piâtres: ce peu d'argent m'accommoda merveilleusement, & me donna moyen de secourir le Chevalier de Bois-Baudrand, & mes autres camarades, dont la pluspart qui estoient fort blessez & sans argent, se trouvoient dans vne misere extreme. Pour réüssir dans ce devoir plus vtilement pour eux, & plus commodement pour moy, je demanday la grace au Gardien Bachy du Bain, de me permettre de tâcher de ga-

gner quelque choſe pour leur ayder à vivre vn peu mieux, afin de guerir plus promptement : me l'ayant permis, j'employay cinq ou ſix piaſtres en tabacq, & autres menuës denrées que je debitois en détail, Dieu benit de maniére mon petit commerce, qu'en fort peu de jours, je vis mon argent doublé; & comme je ſuis d'vne humeur que ce que je gagne facilement, je le dépence de méme, j'aſſemblay vn jour le Chevalier de Bois-Baudrand, mon Capitaine, & ſept ou huit des principaux de nos camarades, & les menay au Cabaret faire bonne chere & payay pour tous, & enſuite leur donnay encor chacun vne piaſtre. Nous eſtions en cét eſtat, lors que les Galéres d'Alger paſſerent à Tunis pour aller en Levant; comme nous appartenions à des Levantins, ils nous donnérent à ceux d'Alger, qui leur promirent en échange d'aller aux coſtes d'Italie prendre des Eſclaves de ces contrées & leur en livrer le meſme nombre, à cauſe que nos Patrons voulant retourner en Levant, aimoient mieux des

Italiens que nous. Ainſi nous voila tous en Galere, à la réſerve du Chevalier de Bois-Baudrand qui demeura enchainé à Tunis.

Les Galeres d'Alger & de Tunis, au nombre de dix, partirent & furent enſemble aux coſtes de Calabre, & par le conſeil d'vn Renegat du païs, ſurprirent de nuit vne petite ville nommée Otaya, la ſaccagerent & pilléreut, & firent Eſclaves tout ce qui ne pût ſe ſauver par la fuite. De ma vie je n'ay veu vne deſolation pareille, tout fut traîné peſle-meſle dans les Galeres, nombre de Religieux & Religieuſes eurent pareil traitement, meſme pluſieurs enfans encor à la mamelle, furent captifs auparavant que d'avoir connu la liberté. Les Galeres ayant ſerpé furent quaſi tout le jour à la rade, attendant ſi on viendroit des lieux voiſins, ſelon la coûtume racheter quelqu'vn : mais ne ſe preſentant rien, ſoit par deffaut d'argent ou de charité, ou bien qu'il ny euſt quaſi plûs perſonne ſur cette coſte, l'on prit la route de Levant, & on emmena

tous ces miserables, & infortunez habitans. La navigation fut tranquille jusqu'auprés de la Valonne, où l'Armée Chrestienne ayant surpris ces dix Galeres de Barbarie, elles furent contraintes, comme toute l'Europe sçait, d'échoüer sur la plage, où apres qu'on nous eut tous débarquez, on abandonna les Galeres aux Chrestiens, & on nous conduisit tous à Constantinople. Ce fut là que les nouveaux Esclaves furent vendus, à la reserve de deux belles filles qui furent presentées au Grand Seigneur; pour moy estant tombé entre les mains de Murd'hat, ou Amurat, pour lors Bassa de Cypre, je fus mis sur sa Galere, qui partit bien-tost, avec d'autres pour la Mer. Plusieurs années se passerent que j'estois toûjours dans cette misere; on faisoit souvent Voyage, mais comme je craindrois de vous ennuyer si j'en racontois toutes les particularitez, je viendray au point le plus important de toute mon Histoire.

Douze ans s'estoient écoulez depuis la perte de ma liberté, que je me trouvois

encor ſans apparance de la pouvoir recouvrer. Or la Galere dans laquelle j'eſtois ſe rencontrant avec quatre autres de Conſtantinople dans le port d'Alexandrie d'Egipte, les Commandans voulant s'y rafraichir quelques ſemaines, firent porter toutes les rames dans les magaſins qui ſont pres du Port, afin d'oſter l'occaſion aux Chiourmes de former quelque deſſein pour fuir. Ces moyens neceſſaires leur eſtant oſtez, & tous les Eſclaves eſtant à la chaîne, excepté les Ecrivains : les Capitaines furent auſſi ſans crainte que cela arrivaſt, & laiſſerent ſeulement environ vingt Soldats pour la garde de chaque Galere : il y avoit long-temps que je penſois aux moyens de me ſauver ſeul, ou avec peu de mes camarades, mais je n'y voyois aucune poſſibilité. Vn peu de connoiſſance que Dieu m'a donnée pour les choſes de la mer, m'avoit toûjours eſté nuiſible, & mon Patron m'aymant, comme luy eſtant neceſſaire, me diſoit ſouvent que je n'eſperaſſe point de retourner en ma patrie, & qu'il vouloit que je mouruſſe avec luy : d'ailleurs me

connoiſſant d'un eſprit remuant & propre à tout entreprendre, il me faiſoit obſerver plus que les autres, ſi bien que je ne ſçavois quaſi, ny que faire, ny que penſer, je ne voyois rien ſurquoy fonder aucune eſperance de liberté, & conſiderant que j'avois à paſſer le reſte de ma vie à la rame, ces longues années ſe preſentoient à moy, accompagnées de tant de miſeres inévitables, que ſans l'apprehenſion de les changer en de plus grandes, j'euſſe tâché de les terminer en me donnant la mort: auſſi cette ſeule penſée d'eſtre pour toûjours enchaiſné dans une Galere, roüé de coups, mal nourry, quaſi tout nud, expoſé aux rigeurs du froid & du chaud, & jamais couché, m'échauffoit tellement le courage de tout entreprendre pour m'en tirer, que les deſſeins les moins poſſibles, & les plus perilleux, me ſembloient aiſez & ſans danger.

Ce fut dans cette veuë que j'entrepris de faire ſoûlever les Chiourmes des cinq Galeres, & de les faire embarquer toutes dans une; j'avoüe que je fus d'abord eſton-

né de la grandeur de ce deſſein, & de la difficulté de l'executer, à quoy contribuoit beaucoup la peine que je prevoyois qu'il y auroit à garder le ſecret, auparavant que tant d'Eſclaves de nations diverſes, d'eſprits differens, de Religions & d'humeurs oppoſées, fuſſent bien inſtruits, & bien d'accord des moyens, & du moment de l'execution d'une entrepriſe ſi perilleuſe; mais ayant réſolu de me vanger, me ſauver, ou mourir, je hazarday tout, n'ayant plus rien à craindre. J'avois toûjours fait mon poſſible pour me faire aimer des Soldats & des Eſclaves voiſins de mon banc, & pour y mieux réuſſir, je leur faiſois part des fruits cuits, & autres douceurs que les Capitaines de Navires Provençaux me donnoient quelque fois; meſme comme on m'envoyoit de temps en temps de l'argent de mon pays, je traitois auſſi fort ſouvent ces compagnons de ma miſere, tellement qu'on m'appelloit communement dans la Galere, le Riche Eſclave. Or dans ce temps là, & dans la conjoncture dont je vous ay parlé, me trouvant de

bonne fortune avec quelque argent, je fis inviter tous les Eſcrivains des Galeres de venir un Mercredy manger à mon banc, afin que ſous ce pretexte, je peuſſe leur découvrir mon deſſein avec plus de facilité & moins de danger de ſoubçon. Les Ecrivains, comme je vous ay dit, ſont ſans autres fers qu'une manille à la jambe, pour pouvoir agir librement en leur fonction. Ils ne manquerent de ſe trouver ſur le midy, qui eſtoit l'heure que je leur avois marquée; Il y avoit prés de nous un Soldat Turc qui nous obſervoit, & qui ne voulant nous laiſſer aſſambler ainſi, qu'à condition que nous parlerions toûjours la Langue Franque qu'il entendoit, nous embaraſſoit beaucoup, parce que ne nous abandonnant point, je ne pouvois propoſer mon affaire à mes gens; ainſi je creus que pour nous le rendre moins ſevere obſervateur de nos diſcours, & de nos actions, il falloit l'engager de manger avec nous, ce qu'il fit ſans ſe faire beaucoup prier: Tout le diſner qui dura aſſez long-temps, ſe paſſa en entretiens d'avantures, & de combats, qui bien

bien loin d'avancer mon affaire, consommoient le temps destiné pour en faire l'ouverture, en sorte que je desesperois quasi de rien découvrir ce jour là, quand Dieu me mit en pensée de tirer des Heures de Nostre-Dame que j'avois dans ma poche, & m'adressant au Turc, (qui ayant disné *gratis*, estoit de la plus belle humeur du monde,) Mustafa, luy dis-je, (c'est ainsi qu'il s'appelloit,) Nous autres Chrêtiens avons accoûtumé quand nous sommes assemblez de faire certaines Prieres que nous ordonne nostre Religion ; Veux-tu pas bien nous permettre à present de prier Dieu dans ce Livre? Tres-volontiers, dit-il, prie tant que tu voudras: & là-dessus il prit le flascon, & beut encore un grand coup de vin, quoy que selon sa Religion c'estoit un grand peché. Lors me voyant en bon chemin, j'ouvre mon Livre, & dis en Arabesque, *Bismy-llah*, qui signifie au nom de Dieu. A ce mot le Turc touchant son Turban dit : Ah belle parole! je poursuis & faisant semblant de lire, les yeux arrestez sur mon Livre, je dis en nostre langue que

le Turc n'entendoit point, & que la plus-part de mes compagnons possedoient assez passablement; Mes chers camarades, je me prévaux de l'occasion de ce repas, pour vous communiquer un dessein duquel dépend nostre liberté: si vous l'approuvez, à chaque proposition que je vas faire, dites en baissant la teste, *Einchallah* (c'est à dire s'il plaist à Dieu) & si vous y trouvez quelque chose que vous croyez qui ne se puisse, ou ne se doive faire, vous direz *Staffrllah*, qui signifie Dieu nous en garde) & je proposeray d'autres moyens en suite: par ce stratagéme nous pourrons sous pretexte de prier Dieu tromper ce Turc qui nous espie, & je croy que nous entendant souvent prononcer ce nom adorable, & nous voyant lever les yeux au Ciel, il se persuadera aisément que nous serons en ce saint exercice. Je leur proposay en suite toute l'entreprise dans l'ordre que je l'avois projettée, & de quelle maniere, & quand il me sembloit à propos de l'executer: le tout fut si conforme à leur sentiment, qu'à chaque article levant les yeux vers le Ciel, ils dirent

tous *Einchallah*, meſme le Turc attendry par les prieres qu'il croyoit que nous faiſions, ſe mit auſſi à prier à ſa mode, en diſant, *Allah*, *he ill allah Mehemmed raſoul allah*, c'eſt à dire, en Arabe. Il n'y a point d'autre Dieu, que Dieu, & Mahomet ſon Prophete. Apres le diſner, les Eſcrivains s'en retournerent tous châcun dans leur Galere, & ſuivant que nous avions concerté, communiquerent l'entrepriſe en gros ſeulement aux Vogavans de chacque banc, leur enjoignans de garder le ſecret, juſqu'au Vendredy ſuivant qu'ils ſe pourroient découvrir à tous les eſclaves.

Le Vendredy eſt aux Turcs, ce que le Dimanche eſt aux Chrétiens, auſſi ce fut la conſideration du temps que ces Infidelles employent ce jour-là à prier dans leurs Moſquées, qui nous le fit choiſir, comme plus propre que les autres pour noſtre deſſein. Ce jour tant deſiré eſtant arrivé, & un peu apres que les Chantres qui du faiſte des Tours appellent les peuples pour y venir eurent ceſſé, jugeant que la pluſpart des Turcs eſtoient aux prieres, je me levay

tout droit ſur le plus haut de mon banc, & criay pluſieurs fois de toute ma force, Vive ſaint Jean, & *Fuora cadena*, c'eſtoit le mot dont nous eſtions convenus. En ce moment les douze cens cinquante eſclaves ſe levant promptement repeterent les meſmes paroles, criant horriblement, & en faiſant un furieux tintamare de leurs chaiſnes, ſe ſaiſirent de tous les agabis, ou baſtons qui ſoûtiennent les tentes des Galeres, & ſe ruants de furie ſur les ſoldats, aſſommerent tous ceux qui ſe voulurent mettre en déffence; les autres ſurpris & troublez d'un ſoûlevement ſi impreveû, ſe jetterent à corps perdu dans la mer, & confierent à cét Element impitoyable, la vie & la liberté que nous leur voulions oſter. Cependant les Ecrivains déchaînant à grand haſte les Vogavants, comme les plus forts, & partie de ceux-cy défferrant leurs compagnons, tandis que les autres combatoient contre les Turcs, en moins de demy quart d'heure, les cinq Chiourmes ſe virent libres de leurs fers; Ce fut pour lors que ce bon commencement enflant à tous

le courage, on acheva en peu de temps la déffaite entiere des gardiens des Galeres; Cela fait, nous prenons leurs cimeterres, & ceux qui n'en avoient point ſe pourveurent de baſtons, d'agabis, & de morceaux de baleſtrieres des Galeres que nous avions rompuës. Voyant que tous eſtoient preſts, je crie tant que je puis *Fuora*; en ce moment nous ſortons des Galeres, à la reſerve de cent hommes qui demeurerent pour garder celle où nous avions reſolu de nous embarquer. Toutes les ſentinelles, cependant ayant veu noſtre combat du haut des tours, avoient averty la Ville; Si bien qu'au moment que nous commençames à marcher vers le magaſin, les canons des Châteaux & de la Ville furent tirez ſur nous; mais tuerent peu de nos gens; l'oppoſition que nous trouvâmes à la porte du magaſin fut bien plus grande. Environ deux cents Turcs de ceux qui ayant plus d'intereſt à noſtre fuitte eſtoient ſortis des premiers, & par une mouſqueterie continuelle nous tuerent plus de cent des noſtres à l'abord, neantmoins nonobſtant toute leur reſi-

ſtance, nous les envelopâmes de maniere que je ne croy pas qu'il en eſchapaſt dix: en ſuite la porte du magaſin eſtant enfoncée, deux cents des noſtres ſe chargerent de cinquante rames, & ce que nous reſtions, formâmes deux haïes, & les fimes marcher au milieu de nous, avec toute la viſteſſe poſſible. Ce fut alors que les Turcs accourant en foulle de la Ville, & nous inveſtiſſant, nous mirent quaſi en eſtat de ne pouvoir avancer; le combat recommence bien plus furieux qu'auparavant, nombre de nos gens, meſme ceux qui portoient les rames tombent morts par la mouſqueterie. Mais comme nous combations non ſeulement pour la liberté, mais auſſi pour éviter les ſupplices horribles qui nous eſtoient aſſeurez ſi nous euſſions ſuccombé, ce n'eſt pas merveille, ſi nous paſſâmes ſur le ventre à tout ce qui s'opposoit à noſtre marche, & quoy que les Ennemis fuſſent beaucoup plus que nous, & augmentaſſent de moment en moment, nous entràmes malgré tous leurs efforts dans noſtre Galere, apres avoir tué plus

de quatre ou cinq cents de leurs gens. Il eſt vray que pareil nombre à peu prés des noſtres demeurerent ſur la place; Eſtant donc embarquez environ huit cents, les rames furent ajuſtées avec une promptitude incroyable, & avec mille cris de joye, nous commençâmes à ramer d'une furie qui ne ſe peut comprendre.

Quel agreable ſpectacle pour nous, de voir tout le Peuple d'Alexandrie accouru ſur le rivage? Quelle joye de nous voir libres par une avanture ſi honorable, & de nous vanger de ceux qui nous avoient tant fait ſouffrir, leur enlevant ce qu'ils avoient de plus cher! Mais ce commencement eſtoit trop heureux pour des eſclaves, il falloit que la ſuitte fuſt traverſée pour moderer l'excez de noſtre joye: Nous nous eſloignions avec des tranſports & des efforts de fugitifs, nous eſtions déja quaſi hors la portée du canon, lorſque d'un coup qui fut tiré d'une Tour, le timon de noſtre Galere fut décroché, & tomba dans la mer; Auſſi-toſt nous nous jettons ſept ou huit dans un des Cayques pour reprendre

& racommoder cette piece ſi importante. Durant que nous eſtions en cét employ, ceux de nos gens qui gouvernoient le canon, voulant tirer frequemment, chargeoient avec tant de precipitation qu'ils reſpandoient dans la Galere preſque autant de poudre qu'ils en employoient; de ſorte que tirant contre la Ville, il arriva par malheur que le feu de noſtre canon ſe communiquant à cette poudre éparpillée, & en ſuite à quelques barils qui n'en eſtoient pas loin, la Galere ſe vit en un moment toute en feu. Ceux qui eſtoient à la Poupe au deſſus de nous, croyant tout perdu, ſe jettent dans le Cayque avec nous: en cette confuſion nous fûmes ſeparez de la Galere, d'une diſtance aſſez notable, & pour achever noſtre perte, un grand vent ſe leve, qui nous repouſſe vers le Port, & la nuit vient qui dérobe la Galere à noſtre veuë. En cét eſtrange extremité, tout autre party nous ſemblant plus doux que celuy de retomber eſclaves, nous voguaſmes avec tant de force que nonobſtant toute la furie du vent

contraire, nous gagnâmes la haute mer, ſur la minuit nous aperceûmes aupres de nous vne barque de meſme grandeur que la noſtre, & qui tenoit meſme route: apres avoir eſté quelque temps en doute de ce que ce pouvoit eſtre, nous connûmes que c'eſtoit noſtre ſecond cayque où pluſieurs de nos camarades s'eſtoient jettez ſuivant noſtre meſme fortune, & pour fuir du peril où ils croyoient eſtre par le feu pris dans la Galere, qui ne fut pourtant pas beaucoup endommagée, & ſe ſauva, comme on a ſceu, en Candie, avec ce qui reſtoit d'eſclaves dedans.

Comme la mer eſtoit groſſe & fort agittée, nous n'oſions nous aprocher, mais ſeulement, nous nous criâmes les vns aux autres de ne nous ſeparer point, ainſi nous ne laiſſions pas d'avancer chemin, quoy qu'avec grande difficulté: le point du jour commançant à paroiſtre, nous eſperions que le temps ſe rendroit plus favorable, mais bien loin de ce bon-heur, le vent s'augmenta de maniere au lever du So-

ſeil, que quelques efforts que nous fiſſions, nous eſtant impoſſible de tenir noſtre route, nous fuſmes contraints de nous abandonner au gré du vent, qui nous jetta & fracaſſa ſur le Cap-blanc, à quelques lieuës d'Alexandrie.

Quel revers ſubit d'un ſuccez ſi avantageux! à peine apercevons nous la liberté, qu'elle s'enfuit & nous laiſſe dans le païs de nos Ennemis, de nos Iuges & de nos Maiſtres, qui bien loin d'eſtre diſpoſez à compatir à nos miſeres, nous préparent des ſuplices pour les redoubler; nous eſtions tellement abatus & troublez, tant de cette recheute que de la fatigue & de la faim, que nous fuſmes pres d'vne heure couchez ſur le rivage, ſans teſmoigner aucun ſoucy, ny de vie ny de mort, de liberté ny d'eſclavage.

Vn Vogavant de Ruſſie, robuſte & courageux, s'eſtant enfin levé: mes camarades, nous dit-il, jamais nous n'avons eu plus de beſoin de cœur qu'à preſent, il faut s'armer de réſolution, il n'y a rien de perdu ſi nous voulons travailler avec vi-

gueur : de nos deux Barques que vous voyez brizées, nous pouvons en accommoder vne qui pourra nous contenir tous, & pour des vivres, il faut que les plus vigoureux d'entre nous en aillent chercher à la terre au peril de leur vie ; Courage donc mes Freres, & ne nous laissons pas abattre par la tristesse, qui ne nous peut pas rendre la liberté; ce discours nous ayant fait rentrer en nous mesmes & reprendre cœur, tous se levérent, & la reveuë ayant esté faite, nous nous trouvâmes quatre-vingt treize, dont cinquante furent envoyez pour chercher des vivres sous la conduite du Russien, tandis que le reste s'employoit à r'amasser le débris de nostre naufrage, & à radouber vne des Barques qui se trouva quasi en estat de servir dés le soir mesme, lors que nos gens retournérent de la queste des vivres; ce Païs là estant desert & inhabité, ils n'apportérent que des dattes, caroubes & autres fruits de la contrée, & mesme en si petite quantité, que ce ne pouvoit estre tout au plus que pour trois jours pour tant de gens. Le lendemain, la

tempeſte s'eſtant de beaucoup augmentée, & avec aparance qu'elle ne finiroit pas ſi-toſt, nous nous trouvâmes dans vne peine inexplicable, de ce que nous devions faire : la Barque eſtoit accommodée, autant bien que le temps, le lieu, & le deffaut d'outils, & autres choſes neceſſaires le pouvoient permettre, mais de ſe mettre à la mer, du temps qu'il faiſoit, c'eſtoit ſe precipiter à vne mort aſſurée : d'attendre auſſi que le vent changeaſt, il n'eſtoit pas moins perilleux, car on jugeoit, (& on ne ſe ttompoit pas) que vray-ſemblablement nos Patrons voyant vne telle tourmente, ſe perſuaderoient aiſément que nous aurions relâché, ou aurions eſté jettez à la coſte d'Egipte, & ainſi qu'ils ne manqueroient pas d'envoyer des gens apres nous : de retourner vers Alexandrie, c'euſt eſté chercher nos boureaux ; & de nous engager plus avant vers le Midy en nous éloignant de la mer, nous nons fuſſions jettez entre les mains de certains Alarbes Heretiques de la Religion Mahometane, qui tiennent

pour Article de leur Foy, que celuy d'entr'eux qui tuë vn Chreſtien gagne infailliblement le Paradis : que faire donc? Apres beaucoup de conteſtations ; il fut enfin réſolu que le plus ſeur eſtant de s'eſloigner d'Alexandrie, on s'avanceroit vers Tripoly de Barbarie, le long de la coſte, que l'on s'écarteroit vn peu du chemin ordinaire, & que l'on ne marcheroit que de nuit; ainſi arreſté, ainſi executé. Nous abandonnâmes donc noſtre Barque, & partons avec le peu de vivres que nous avions, Quelques-vns propoſerent d'en aller chercher d'avantage, mais dans la crainte d'eſtre deſcouverts, en demeurant plus long-temps en cette contrée, & ſur l'eſperance de trouver de ces fruits dans noſtre route, nous négligeâmes cét avis ; dont pourtant nous nous repentîmes cent fois depuis, car au bout de trois ou quatre jours, nous vîmes, avec la fin de nos vivres, noſtre miſere recommencer plus cruellement que jamais ; plus nous avancions, & plus nous trouvions le Païs deſert, ſec & de-

nüé de toutes commoditez, point d'eau, point de fruits, nuls habitans que des lions, tigres & autres animaux furieuz, enfin nous fusmes reduits à cette extremité de ne manger que des herbes durant quelques jours; & ainsi accablez par cette mauvaise nourriture, le deffaut d'eau, & la fatigue du chemin, de distance en distance il en mouroit toûjours quelqu'vn des moins robustes d'entre nous, en sorte que le huit, ou le neufiéme jour depuis nostre naufrage, nous ne nous trouvâmes plus que vingt-huit de quatre-vingt treize que nous estions, la faim & la cruauté de quelques Russiens, qui estoient de nostre troupe furent à vn tel point, qu'ayant apperçeu vn petit Negre qui fuyoit & grimpoit au haut d'vn rocher pour se sauver, l'ayant enfin attrapé, ils le mirent en morceaux, & le firent vn peu rostir au soleil & le mangerent. Avançant toûjours vers Tripoly, nous commençâmes à trouver le terrain plus frais & plus herbu, ce qui nous fit juger qu'il y avoit de l'eau qui n'en estoit pas loin : en effet

pouſſant juſqu'à deux grands palmiers qui eſtoient ſur la gauche, à cinq ou ſix cens pas de la mer, nous trouvâmes deſſous vne belle fontaine d'eau douce, & fort claire; là avec vne joye qui ne ſe peut expliquer, nous nous déſalterames, & reposames plus de trois heures.

Au moment que nous eſtions preſts d'en partir, pour pourſuivre noſtre chemin, nous apperçeûmes du coſté d'Alexandrie vn gros de Cavalerie qui s'avançoit vers nous, nous figurant bien ce que ce pouvoit eſtre, nous nous crûmes perdus ſi nous eſtions deſcouverts; & comme les environs du lieu où nous nous eſtions couchez eſtoient dénuez de tout ce qui pouvoit favoriſer noſtre fuite, ſans eſtre apperceus, nous conclumes qu'il falloit demeurer couchez comme nous eſtions, & que peut-eſtre ces gens paſſeroient ſans nous voir. En effet nous les voyions cheminer ſur le bord de la mer, ſans s'eſlargir de noſtre coſté, meſme ils eſtoient desja vis-à-vis de nous & plus loin; nous nous entrediſions, nous voila ſauvez; mais

en ce moment nous voyons deux Cavaliers ſe détacher de la troupe, & venir au petit galop vers nous : jugeant la fuite, & la défence inutile, nous ne nous miſmes en devoir ny de l'vne ny de l'autre, ainſi les Soldats nous ayant apperceus & reconnus pour ceux qu'ils cherchoient, firent ſigne aux autres de venir, & auſſi-toſt vn des deux que je reconnus eſtre Renegat de Ciſour en Provance; ah pauvres miſerables, nous dit-il, voſtre fortune euſt eſté bien moins cruelle d'eſtre abiſmez par la tempeſte que de retomber en nos mains.

A peine eut-il achevé ce beau compliment, que tout le gros nous environna, en nous diſant milles injures, & temoignans vne grande joye de nous avoir trouvez : les plus devots ſe mirent à l'eſcart & firent la Sala, qui eſt leur priére ordinaire, pour remercier Mahomet de cét heureux ſucceds de leur queſte. Ces Barbares qui eſtoient environ cent cinquante (méme nombre eſtoient allez de l'autre coſté d'Aleyandrie vers Roſſete)

nous

nous lierent d'abord les mains ſur le dos, & apres qu'ils eurent diſné, & repoſé environ une heure, & qu'ils nous eurent baillé quelques féves, que nous mangions à platte-terre, comme des beſtes, ne pouvant nous ſervir de nos mains, ils nous chargerent quatre à quatre ſur des chameaux, deux de chacque coſté couchez comme des fagots ſur des crochets : en cette mortelle poſture quelques heures ſe paſſerent en avançant chemin, mais enfin ces cruels conducteurs s'apercevant que pluſieurs d'entre-nous ne pouvoient pas demeurer long-temps de la ſorte ſans mourir, nous mirent tous à terre, nous commandant de les ſuivre à pied, quoy que nous fuſſions fort foibles & fatiguez : l'apprehenſion d'eſtre remis ſur les chameaux nous faiſoit faire tel effort ſur nous-meſmes, qu'au commencement nous cheminions aſſez paſſablement, mais comme leurs chevaux, & chameaux alloient à grans pas, nous ne peuſmes reſiſter à une fatigue ſi accablante, de ſorte que nous declarâmes aux Turcs qu'il nous eſtoit impoſſible de les ſuivre, &

ſe figurant que les coups feroient ſur nous, ce que l'eſperon fait aux chevaux, ils nous donnerent nombre de baſtonnades, pour nous faire marcher plus viſte: noſtre foibleſſe ayant rendu inutile ce remede violent, ils furent enfin contraints de nous laiſſer cheminer, de la maniere que l'eſtat où nous eſtions le pouvoit permetrre: plusieurs jours ſe paſſerent, que nous faiſions huit à dix lieuës par jour, & que nous n'avions autre choſe que des féves que nous mangions, comme j'ay dit, à terre, de la meſme maniere que les chevaux mangent l'avoine.

Eſtant arrivez à la Tour des Arabes, on s'arreſta pour manger, & repoſer à un Doüart qui en eſtoit proche; les Doüars en Affrique, ce ſont pour l'ordinaire quatre-vingt, ou cent tantes de poil de chevres arrangées fort prés les unes des autres, & diſpoſées en rond, de telle maniere qu'elles forment une aſſez grande Place qu'elles environnent: ſous chacque tante habite un meſnage d'Alarbes, & tout cét aſſemblage eſt comme un village portatif: auſſi com-

me il y a dans ces contrées beaucoup de terres vagues & inhabitées, quand ils ſont las de demeurer dans un lieu ils vont en un autre. Ce fut en un de ces Dovars que (comme j'ay dit) nous nous arreſtâmes ; les hommes & les femmes y eſtoient nuds, ſans faire connoiſtre qu'ils en euſſent honte, nous en fuſmes un peu eſtonnez, parceque cela n'eſt pas fort ordinaire ſur cette coſte, mais nos miſeres eſtoient à telle extremité, que nous eſtions peu attachez à conſiderer celles d'autruy, & à ce qui ne nous concernoit pas : D'abord que ces Alarbes nous virent en un eſtat ſi déplorable, ils témoignerent avoir pitié de nous, ſur tout les femmes plus compatiſſantes en tous lieux que les hommes, nous plaignirent tendrement & ſe haſterent de nous appreſter à manger, leur charité nous fut d'autant plus dangereuſe, qu'elle fut plus abondante ; Il y avoit long-temps que nous n'avions rien mangé, ny de bon, ny de chaud, ſi bien que nous nous remplîmes à tel point de pluſieurs chaudronnées de bon ris qu'elles nous avoient apreſté, que nous en pensâmes

crever, & si le déffaut d'aliments, nous avoit fait malades, l'exceds pour cette fois, nous le rendit beaucoup plus; pas un n'en mourut néantmoins, ainsi le chemin fut continüé dans les souffrances ordinaires jusqu'à la Colonne de Pompée, qui n'est pas loin d'Alexandrie; là tandis que l'on s'arresta pour manger, un cavalier fut porter à la Ville les nouvelles de nostre recheutte; en sorte que grand nombre de gens de tous âges & de tout sexe vinrent au devant de nous par curiosité & pour se mocquer; Les femmes & les enfans & les autres parents de ceux que nous avions tüez dans le combat estoient des premiers, & ne se contentant pas de nous accabler d'injures, nous eussent aussi accablez de coups de pierre, si les Turcs qui nous conduisoient ne les eussent empeschez.

Nous arrivâmes enfin à la Ville, autant estourdis des huées de la populace, que de la fatigue du passé, & de la crainte de l'avenir: aussi-tost que nous eûmes esté enfermez & remis à la chaisne, on m'a dit depuis que ceux qui estoient interessez à nostre

retour tinrent conſeil, & comme les paſſions de ces gens eſtoient differentes, les avis de ce que l'on feroit de nous eſtoient auſſi fort divers; ceux qui eſtoient riches & cruels concluoient à la mort, & préferoient le plaiſir de ſe vanger à la conſervation d'un peu de bien; les intereſſez pauvres, ou avares, ne pouvant ſatisfaire pleinement leur vengeance ſans s'incommoder, conſeilloient les baſtonnades, mais avec telle moderation que les fugitifs fuſſent punis, & leur bien conſervé; quelques autres plus doux en apparance, mais auſſi cruels en effet diſoient que nous eſtions aſſez punis, par les maux que noſtre fuitte nous avoit fait ſouffrir, & qu'en tout cas s'il manquoit quelque choſe à l'expiation de nos crimes, les travaux de la terre & de la Galere pourroient tout purger; Mon Patron comme le plus puiſſant, réünit enfin toutes les opinions à la ſienne qui fut de nous remettre à la rame pour nous faire trouver noſtre punition en les ſervant plus que jamais. Nous voila donc remis en Galere; apres quelques jours employez

à l'apreſt du départ, on ſarpa tirant vers l'Archipel : durant cette navigation, la penitence de noſtre fuitte, commença par le redoublement du travail, & des coups, & par le retranchement de la nourriture ordinaire ; ce traittement crüel fit que lors que nous arrivâmes au Pacomo, petite Iſle deſerte voiſine de Natolie, nous n'avions pour la pluſpart que la peau & les os : on donna fond dans une eſpece de Golfe, dont les rives eſtoient de facile accez, & couvertes de bois aſſez eſpais, & comme tout l'eſprit d'un eſclave, n'eſt pour l'ordinaire appliqué qu'à chercher les moyens de ſe ſauver, il n'y a pas lieu de s'eſtonner ſi je meditay une autre fuitte, fondé ſur ces circonſtances, du lieu, & de la nuit, qui s'aprochoit : tout me ſembloit aisé, pourveu que je fuſſe déchaiſné, & c'eſtoit la difficulté & le poinct important, comme je deſeſperois quaſi d'en venir à bout faute d'outils, je m'aperçeus en taſtant mes jambes, que mon Patron penſant me punir par les coups, & le jeuſne m'avoit par cela meſme donné le moyen de me deſ-

chaiſner; En effet la nuit eſtant venuë, & fort obſcure, on fit commandement de prendre le capot, & la robe, & de dormir, & comme dans le temps que l'on s'accommode il ſe fait beaucoup de bruit dans la Galere, je pris occaſion apres avoir endoſſé mon capot de m'éforcer pendant ce tintamare de chaiſnes, de faire ſortir mon pied de la mienne; j'y reüſſis, mais non ſans me faire beaucoup de douleur, à cauſe de l'os qui fait la cheville du pied; cela fait je me mets en poſture comme les autres, mais avec deſſein de bien mieux employer mon temps. Vous ſçavez, Meſſieurs, qu'à chacque banc de Galere, il y a ſur le banc de la baleſtriere un trou fort large, pour les neceſſitez du corps, la ſeule liberté qu'on a en Galere de marcher eſt d'aler à ce lieu quand on veut, & c'eſt auſſi pour ce ſujet que la chaiſne eſt auſſi longue que le banc; Or lorſque je m'aperçeus que tout dormoit, excepté les ſentinelles, qui pour l'ordinaire ne ſont qu'à Pouppe & à Proüe, je me leve pour aller au petit lieu en diſant tout haut, *à la banda* (c'eſt

le terme d'avertissement qu'on doit faire, à peine du baston) estant assis je leve doucement mon capot un peu plus haut que ma teste, & l'appuyant de deux petits bastons que j'avois ajustez exprés & fichez entre deux aix, je trouvay qu'il pouvoit se soustenir ainsi sans mon ayde, & tromper les yeux mesmes des sentinelles, à la faveur de la nuit; cette machine estant preparée de maniere qu'il sembloit que ce fust toûjours moy-mesme, & qu'on ne pouvoit voir ce que je faisois dessous. Je passe premierement les jambes, puis tout le corps, sans beaucoup de difficulté, & en suitte nageant le plus doucement & le plus longtemps que je peus entre deux eaux, j'arrivay heureusement à terre, sans estre aperçeu, laissant là le capot qui sans doute ne manqua pas d'estre menassé de bastonnades, pour estre trop long-temps sur le siege:

Si-tost que je fus à terre je m'enfonce le plus viste que je peus dans le bois, pour attendre le jour qui parut bien-tost apres; car c'estoit au temps que les nuits sont fort courtes, en suitte m'esloignant toûjours du

lieu

lieu où j'avois laiſſé la Galere, je me trouvay en peu d'heures de l'autre coſté de l'Iſle, & je fus ſi heureux qu'un Vaiſſeau Malthois s'y eſtant arreſté pour faire de l'eau, le Capitaine me receut dans ſon Bord, avec teſmoignage de beaucoup de joye, & me donna des habits, & autres neceſſitez dont j'avois grand beſoin, car lorſque je me ſauvay, je n'avois ſur moy que mon calçon de Galere, & un petit pourpoint de toille, ſans manches. Pour ne vous point ennuyer, Meſſieurs, nous arrivames heureuſement à Malthe d'où je partis bien-toſt enſuitte ſur un Vaiſſeau Provançal qui apres dix où douze jours de Navigation arriva auſſi fort heureuſement à la Ciou-tat ma cherePatrie. Je vous laiſſe à juger de la joye que j'eus apres un ſi long, & ſi cruel eſclavage, ma mere qui par hazard ſe trouva ſur le Port, lorſque je me debarquay penſa mourir de joye, lorſque je me fis connoiſtre à elle, me voyant de retour, & plein de ſanté, apres m'avoir tant de fois pleuré comme

mort. J'admiray les changemens que la fortune & la mort, causent dans une Ville en peu d'années, plusieurs que j'avois laissez pauvres estoient devenus riches, & beaucoup de riches estoient devenus pauvres; la plus grande partie de ceux que j'avois conneus, estoient morts, & leur place estoit remplie par d'autres que je ne connoissois point, & que j'avois laissez enfans, ou qui n'étoient pas encore; enfin tout me paroissoit en ma Patrie d'une autre maniere, que l'idée que j'en conservois. Vous vous figurez peut-estre, Messieurs, que mes avantures sont finies, puisque j'estois de retour dans la maison paternelle, & qu'il n'y a point d'apparance qu'apres avoir échappé de si grands perils, je m'engageasse une autre fois dans l'occasion d'y retomber; mais je vous ay dit que mon mestier estoit d'aller sur mer, & ceux qui ont accoûtumé cette vie ne font que languir sur terre, & s'y ennuyent; les dangers, les traverses, l'esclavage, la mort mesme qui se presente si souvent à

eux, bien loin de les détourner, ſemblent au contraire y meſler je ne ſçay quels charmes qui les y attirent d'avantage, c'eſt une vie variée, aſſaiſonnée de douceurs, de pointes, & de changemens continuels, aujourd'huy vous voyez une nation, demain une autre toute oppoſée en mœurs, en habits, en couſtume, en Religion; autre climat, fruits & vins differents, & enfin, tout eſt quaſi diſſemblable, & c'eſt ce qui rend cette vie de la mer fort divertiſſante: car comme vous ſçavez, l'homme ayme naturellement le changement, & quelque abondante & douce fortune qu'il poſſede, ſi ſa vie n'eſt diverſifiée, ſa propre felicité le dégouſte; auſſi je n'eus pas long-temps demeuré à la Cioutat fort à mon aiſe que ce repos m'ennuya, & ſouhaitay qu'il ſe preſentaſt quelque occaſion pour retourner à la mer, puis qu'auſſi bien je ne me croyois ſur terre propre à rien. Je trouvay qu'un Vaiſſeau qui partoit pour Allexandrette eſtoit mon fait, on me receut Pilotte pour le conduire, le voyage fut heureux, & de retour au Pays

trouvant un Vaiſſeau Olonnois preſt à faire voile pour Alexandrie, je m'y embarquay auſſi pour Pilotte, & fiſmes cette navigation en trois ſepmaines; quelques jours apres noſtre arrivée il vint ordre au Baſſa d'Egypte de la part du Grand Seigneur d'arreſter tous les Vaiſſeaux Chrêtiens qui ſe trouveroient dans le port d'Alexandrie, affin de s'en ſervir pour porter des hommes & des munitions, un voyage ſeulement. Ainſi au lieu de charger nos marchandiſes pour nous en retourner, comme nous eſperions, voila noſtre Vaiſſeau remply de ſoldats pour conduire à Rhodes, le vent eſtant aſſez favorable, nous y arrivâmes en peu de jours; ayants moüillé l'ancre, j'appris que Murd'hat mon Patron, des mains duquel je m'eſtois tiré deux fois eſtoit pour lors Baſſa de cette Iſle, & qui'il y faiſoit ſa reſidence.

J'avouë que cette nouvelle me ſurprit, & m'eſtonna, & j'en fus bien plus troublé, quand on me diſt qu'il avoit deſia ſçeu (je ne ſçay comment) que j'eſtois dans le Port. Apres avoir un peu penſé à

ce que je ferois, voyant que je ne pouvois échapper de ses mains s'il avoit dessein de me faire du mal, je crus que je ferois mieux de le prévenir, & de me remettre moy-mesme à sa mercy, que d'attendre qu'il m'enuoyast querir, & afin de le disposer à me pardonner, je priay un Turc de consideration, avec qui j'avois fait amitié dans le passage, de le voir un peu auparavant que j'y fusse, & de luy parler en ma faveur. Tandis que ce Turc s'en alla pour me rendre ce bon office, j'empruntay du Capitaine, & des autres Principaux de nostre Navire, tout ce qui estoit digne d'estre presenté, m'engageant de leur en donner l'argent qu'ils voudroient; j'avois aussi de mon costé quelque chose de curieux, comme de belles toilles, des verres, une monstre, & d'autres galanteries, j'arangeay le tout bien proprement dans une corbeille que je chargeay sur ma teste, & en cét équipage je partis en resolution d'aborder le Bassa; lorsque j'arrivay chez luy il estoit sous une galerie, qui s'entretenoit debout avec force gens qui l'envi-

ronnoient. Eſtant à deux pas de luy, je poſe ma corbeille à terre & me mis à genoux en luy baiſant le bas de la veſte; Sultan luy dis-je, je viens me remettre entre tes mains, avec tout ce que j'ay vallant au monde, que tu vois en cette corbeille, tu es le Patron, diſpoſe de tout, & me pardonne. Il fut long-temps à me regarder fierement ſans me parler, ny faire ſigne que je me levaſſe; enfin ſecoüant un peu la teſte, & mettant la main ſur le coſté: *ah ! Cane*, *Cane*, me dit-il. Là il s'arreſta, les yeux ſur moy, puis s'adreſſant à ceux qui eſtoient prés de luy, Voyez un peu, leur dit-il, quelle eſt l'audace de ce chien de ſe preſenter devant moy, aprés le dommage qu'il m'a cauſé en me faiſant perdre ma Chiourme.

Qu'on appelle Iſſouf Aga, pourſuivit-il, (c'eſtoit ſon Lieutenant.) Comme il fut venu, Et bien Iſſouf, voila noſtre homme entre nos mains, qu'en ferons-nous ? allez dit-il, qu'on luy donne. A ce mot, qu'on luy donne, je crus que j'eſtois mort, ne doutant point que ce ne fut nombre de

coups de baſton. Qu'on luy donne tout ce qu'il aura de beſoin. Puis me regardant avec benignité, en ſouriant, leve-toy Louis, continua-t'il, tu as fait tout ce que tu as dû faire, je t'en aime d'avantage, & je te le veux teſmoigner, en te faiſant du bien, quoy que tu m'aye fait perdre plus de ſoixante mil piaſtres. Il voulut ſçavoir en ſuitte de quelle maniere je m'eſtois ſauvé la ſeconde fois, & tout ce qui m'étoit arrivé depuis. Je luy contay tout, de point en point; & ſur tout l'avanture du Capot le fiſt rire, & il eut meſme la bonté de me dire que lorſque je me fus évadé de la Galere, le Comite croyant me punir, apres beaucoup de menaces de ce que je ne revenois pas en ma place du banc, donna un grand coup de baſton ſur le Capot, que l'ayant fait tomber, il fut bien eſtonné de ce que je n'eſtois pas deſſous. En apres il s'informa en quel état eſtoient mes affaires; & luy ayant dit que je n'eſtois que Pilotte ſur un Vaiſſeau, il me donna une fort belle Polacque qu'il avoit dans le Port, me diſt qu'il vouloit

qu'avec ce Vaiſſeau j'allaſſe gagner ma vie, & qu'en quelque lieu de la mer que j'apprendrois qu'il fuſt j'y allaſſe, & qu'il me feroit du bien. En achevant ces paroles il s'en alla, & Iſſouf Aga me mena diſner, & apres me fit prendre poſſeſſion de la Polacque, avec laquelle, & l'ayde de quelques Mathelots qui me furent preſtez par le Capitaine du Vaiſſeau dont j'eſtois Pilotte, nous retournâmes à Alexandrie, où ayant pris la charge que nous ſouhaittions nous fiſmes voile vers France & arrivâmes heureuſement à la Cioutat, loüant & admirant ſans ceſſe la generoſité d'un ſi bon Patron.

Enfin, Meſſieurs, pour finir cette narration, je trancheray en vous diſant que deux où trois ans ſe paſſerent, que faiſant des voyages ſouvent aux Ports principaux de la Mediterranée, j'acquis avec ma Polacque quelques commoditez, & ayant apris que le Baſſa mon Patron apres ſon terme de Rhodes expiré eſtoit allé à Tunis pour en eſtre auſſi Baſſa, je me reſolus d'y faire un voyage. Je ne puis vous expliquer

pliquer les careſſes qu'il me fit, & la bienveillance qu'il me teſmoigna, lorſque je l'y fus voir; toutes les marchandiſes que je chargeois pour mon compte eſtoient exemptes des dix pour cent de droit de ſortie, que toutes les autres marchandiſes payent, il n'y avoit point de contrebande pour moy, je chargeois ce qu'il me plaiſoit, & pour comble de faveur il m'honora d'une confiance qui n'eût & qui n'aura peut-eſtre jamais ſa pareille d'un Baſſa envers un pauvre miſerable comme moy; ce fut (ſi je ne me trompe) au troiſiéme voyage que je fus à Tunis, il ne luy reſtoit plus qu'environ ſix mois que les trois ans de ſon Regne ne fuſſent accomplis; un jour il me fiſt appeller en ſa chambre, & me dit: Loüis, depuis que je ſuis Baſſa de ce Royaume, j'ay amaſſé beaucoup d'argent que j'ay deſſein d'envoyer à Rhodes auparavant que j'y retourne, afin de diviſer mon fait à cauſe des riſques de la mer; & comme il n'y a homme au monde en qui j'aye tant de confiance qu'en toy, je mets la meilleure partie de ma

fortune entre tes mains, ſans craindre aucune infidelité de ta part. Enſuitte il me montra cinquante petits barils enfoncez, qu'il me dit eſtre remplis de ſequins, ſultanins, piſtolles, & piaſtres, & me commanda de les mener à Rhodes, & de retourner au pluſtoſt. Je voulois au commencement taſcher de l'en diſſuader, fondé ſur le peu de forces que j'avois dans mon Vaiſſeau, & le riſque qu'il couroit de ſe fier à un homme de rien comme moy, luy diſant que je m'eſtonnois fort comment il s'y confioit, veu que je n'aurois pas voulu répondre de moy-meſme, en une affaire, où la tentation eſt ſi violente, & la fortune ſi grande & ſi aſſeurée. Mais toutes mes raiſons n'ayant de rien ſervy, il fallut partir; graces à Dieu je fis le voyage, ſans mauvaiſe rencontre, conſignay l'argent à Rhodes & retournay à Tunis, où vous pouvez juger de quelle façon je fus receu. Ce genereux Seigneur m'ayant tenu quelques jours aupres de luy, me donna enfin permiſſion de m'en retourner, & afin que j'euſſe occaſion de me reſſentir

toute ma vie de ſa liberalité, il me fit charger mon Vaiſſeau de grain, & autres marchandiſes, ſans qu'il m'en couſtaſt aucune choſe. Me voila donc party de Tunis avec du bien ſufiſamment pour couler le reſte de ma vie, avec commodité. Je meditois deſia un bel eſtabliſſement en ma patrie, & contre ma propre inclination, je projettois de m'arreſter & de me fixer; mais j'eſprouvay bien-toſt que les deſſeins des hommes ſont mal fondez, lors qu'ils n'ont point d'autre apuy que l'inconſtance de la mer. A peine avions-nous perdu de veuë les coſtes de Barbarie qu'un grand vent de Sirocq nous accueille, avec telle furie que quoy que nous n'euſſions point d'autre voille que la petite du trinquet, nous traversâmes la Mediteranée en un jour & demy. Mais cette diligence fut nôtre malheur, car lorſque nous fûmes à la veuë d'Italie, la tourmente ſe rendit telle, que ne pouvant plus tenir les voilles, ny gouverner, nos maſts, & noſtre timon eſtans brizez, nous fuſmes jettez ſur la coſte vers Via Regio; mon Vaiſſeau fut fracaſſé, &

tout mon bien, & mes beaux projets de fortune abîmez au fond de la mer, trop heureux de m'estre ſauvé à la nage, avec quelques-uns de mes matelots. M'eſtant un peu repoſé ſur le rivage je pris le chemin de Rome, où j'avois quelques amis, j'apris en arrivant que le Pilotte Real des Galeres du Pape ſe mouroit, & comme j'eſtois en quelque reputation pour la connoiſſance de la mer, j'obtins cét employ avec facilité à l'aïde de mes amis: j'en ay fait la fonction prés de quatre ans, & l'aurois continuée, mais ayant ſçeu que le Roy a deſſein de reſtablir ſes Galeres comme elles eſtoient autre-fois, j'ay crû que je devois tout quitter pour venir offrir mon talent & mes ſervices à mon Prince legitime; & c'eſt, Meſſieurs, ce qui m'amene icy avec ce paſſeport de Sa Sainteté & ces lettres de recommandation du Cardinal Antoine vers Monſieur le Cardinal Mazarin : comme je ſçay qu'il eſt difficille d'aborder ſon Eminence, je cherchois en me promenant dans la Place quelque connoiſſance pour me donner conſeil ſur ce

que j'ay à faire; & au point que je commençois à m'en inquietter un peu, j'ay de bonne fortune rencontré Monſieur avec qui j'ay autrefois veſcu quelque temps, chez le Conſul de Tunis. Le Capitaine Loüis Marot finit ainſi le recit de ſes avantures: les uns les admirerent, les autres loüerent Dieu de l'avoir tiré de tant de perils, & tous s'offrirent de le ſervir en ce qu'ils pourroient. En ce moment on ſe ſepara pour aller chacun où ſa charge l'appelloit, & quelques mois apres Loüis Marot fut pourveu (non ſans traverſes) de la charge de Pilotte Real des Galeres de France, fut bien connu du Roy qui l'honora d'une belle Medaille d'or, & luy donna meſme une bonne ſomme d'argent pour le mettre en eſtat de le ſervir. Cette bonne fortune merite bien qu'on ne la trouble point, & que ſans pouſſer noſtre curioſité plus avant, nous en laiſſions joüir celuy qui l'avoit ſi bien merité.

FIN.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné à Paris le deuxiéme Juin 1673. ſigné Boctois, & ſcellé du grand Sçeau de cire jaune. Il eſt permis à A. D. D. de faire Imprimer & debiter un Livre intitulé, *les Beautez de la Perſe*, avec *la Carte du Pays & pluſieurs Eſtampes*, & ce, durant le temps de ſix années conſecutives, avec deffences à tous autres, d'imprimer, vendre, & debiter ledit Livre, & Eſtampes, ny les contrefaire ſous quelque pretexte que ce ſoit, ſans la permiſſion de l'expoſant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de mil livres d'amande & confiſcation des exemplaires, & de tous dépens, dommages, & intereſts, ainſi qu'il eſt porté plus au long par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 3. Aouſt 1673. ſuivant l'Arreſt du Par-

lement, du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy, du 27. Fevrier 1665.
Signé, THIERRY, Syndic.

Et ledit A. D. D. a fait part dudit Privilege au Sieur Gervais, Clouzier, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir suivant les conventions faites entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le huictiéme Aoust 1673.

